

Nouveautés littéraires

Numéro 170, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2013). Compte rendu de [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (170), 102–123.

MADELEINE GAGNON***Depuis toujours***

Boréal, Montréal, 2013, 429 pages

Qu'on se le dise : ceci n'est pas qu'une autobiographie. Traversant les époques et les continents, au gré des rencontres et des lectures, Madeleine Gagnon raconte sa vie, mais aussi celle des autres, un peu du XXI^e siècle et beaucoup du XX^e siècle.

Madeleine sait qu'elle veut écrire « depuis toujours », au moins depuis son enfance à Amqui, dans le Bas-Saint-Laurent. Dès le début du livre, l'auteure rend un hommage au père et à la mère, qui ont su transmettre à leur fille des valeurs et la curiosité du monde. Cet hommage se poursuivra jusque dans les dernières pages du récit. Après une scolarité entre Montréal et l'Acadie, Madeleine part en Europe où l'attendent les livres de Paul Claudel. Elle apprend les injustices et la misère d'un continent encore touché par les cicatrices de la guerre et la naissance de son premier fils la marque à jamais.

De retour au Québec, Gagnon brosse le tableau de la Révolution tranquille, les premières secousses féministes, et la création de l'Université du Québec à Montréal, où elle sera professeure de littérature jusqu'en 1982. Elle raconte les syndicats, les cours de littérature québécoise, les conférences à travers le monde et ses rencontres avec des militantes. En parallèle, l'écriture revient constamment. Premières publications, premiers succès. Mais Madeleine ne cherche pas à deviser davantage sur ses œuvres. Ce qui l'intéresse, c'est cette pulsion d'écriture et ses inspirations ; ses joies et ses visages.

Justement, l'auteure revient sur les personnes qui l'ont bouleversée. La mort de son cousin Régis, notamment, constitue un passage émouvant du livre. Au gré des pages, le lecteur rencontre Annie Leclerc, écrivaine et amie de Gagnon ; les amants de quelques mois, le père de ses enfants ; ses deux fils, enfin. Ces souvenirs illustrent la quête d'amour récurrente de Madeleine Gagnon. À la fin du récit, l'écrivaine esquisse à demi-mot son amour pour une autre femme.

Par ce récit, Madeleine Gagnon fait face à son passé et décide de – presque – tout dire. Au gré des pages, elle réfléchit sur l'avenir de la littérature, du féminisme, du Québec. Elle dénonce et met en garde, notamment après les mouvements étudiants de 2012. Acte d'amour et acte d'engagement : *Depuis toujours* illustre cette ambivalence au sein d'une écriture et de son auteure. * ADRIEN RANNAUD

JACQUES BRAULT***Chemins perdus, chemins retrouvés***

Boréal, Montréal, 2012, 304 pages, coll. « Papiers collés »

Avec *Chemins perdus, chemins retrouvés*, Jacques Brault conclut sa « trilogie du chemin », entamée en 1975 avec *Chemin faisant*, puis poursuivie avec *La poussière du chemin* en 1989. Placés sous le signe de l'introspection, ces 28 essais, dont 26 ont paru auparavant sous diverses formes (préfaces, articles, conférences) pour ensuite être revus et corrigés, sont autant d'occasions pour le lecteur d'explorer la pensée poétique de Brault. Celle-ci est abordée d'abord de façon personnelle, Brault n'hésitant pas à fouiller dans ses souvenirs d'adolescent pour remonter aux origines de son amour pour la poésie et de ses premières tentatives d'écriture (*Narcissiques*), puis par le biais des auteurs, romanciers et poètes qui lui sont chers, ce qui

lui sert bien souvent de point de départ pour une réflexion plus poussée. À ce sujet, nous vient à l'esprit « Tonalités lointaines », texte d'abord paru dans un numéro de *Voix et images* consacré à Gabrielle Roy. Brault entame cet essai en se demandant ce qu'est, au juste, l'écriture intimiste. Il poursuit en suggérant que « [l']intime demande qu'on habite longuement et même qu'on risque de s'y enfermer. Il ne se révèle qu'avec lenteur et par chuchotements, dans une espèce de pénombre laiteuse, on ne sait plus si c'est nuit claire ou bien jour de lourds nuages, on mesure mal où commence le moi, où s'achève l'autre. [...] On rêve, on s'étrange, et soudain, à la faveur d'une fatigue, d'un faux mouvement de la main, on sent sous les doigts une fragile peau de papier, on retrouve le fil de sa lecture dont on ignorait qu'on l'avait entreprise. » (p. 99) S'ensuit un vaste essai-méditatif dans lequel Brault, s'appuyant sur des extraits de l'œuvre de Gabrielle Roy, tente de cerner ce qu'est l'intimisme littéraire dans un cadre plus large.

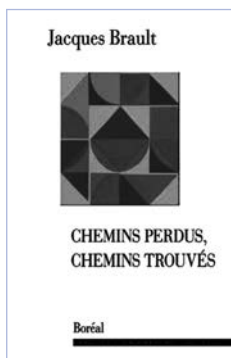
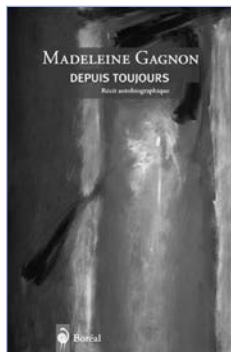
Car l'intimisme littéraire, s'il est un thème récurrent, parfois en filigrane, des *Chemins perdus, chemins retrouvés*, traverse incontestablement l'œuvre poétique de Jacques Brault. Dans *Écrire à la solitude*, Brault confesse : « La solitude, que j'aime et dont je souffre dans une indémaillable contradiction, ne pourra jamais me devenir un objet de pure réflexion. » (p. 31) On comprend dès lors le caractère personnel que peut prendre l'essai chez Brault, qu'il parle de sa propre démarche créatrice ou du travail de ses collègues écrivains, ce qui ne sera jamais qu'une autre façon de parler de soi-même. * CÉDRIC C. DE PANOS

LOUISE COSSETTE [dir.]***Cerveau, hormones et sexe : des différences en question***

Éditions du remue-ménage, Montréal, 2012, 116 pages

Le féminisme, tout comme les *queer studies* et les études culturelles, est une école de méfiance à l'égard de ce que l'on considère comme la « norme », la « nature » et la « vérité ». C'est une manière de remettre en question le discours dominant, la *doxa*, et de traquer les inégalités, entre autres choses, afin de les mettre au jour et de les combattre. Le féminisme est ainsi un humanisme essentiel dans l'élaboration d'un édifice social plus juste, plus équitable et plus humain. Dans *Cerveau, hormones et sexe*, les collaboratrices réunies autour de Louise Cossette s'attèlent à cette tâche en tentant de déboulonner les préjugés sexistes et hétérosexistes véhiculés par une certaine science à la méthodologie parfois discutabile et dont les résultats fragmentaires sont repris par les médias de masse et la pop psycho, contribuant ainsi à renforcer l'ordre établi.

Les auteures sont issues de différentes disciplines : sexologie, psychologie, neurobiologie et sciences politiques. Leur point de vue est le même : celui d'une méta-analyse des études et des textes se servant de la science pour justifier les différences supposées entre les hommes et les femmes, entre les hétérosexuels et les homosexuels. L'objectif commun des quatre textes recueillis ici est de montrer que ces études et la manière dont elles sont citées dans les médias oublient trop souvent les facteurs socioculturels venant expliquer les résultats obtenus ; en écartant d'emblée les paramètres sociologiques, l'éducation et le contexte dans lequel les données sont recueillies, « ces discours prétendument scientifiques confortent des représentations sociales répandues qui tendent à ramener la sexualité et ses diverses expressions à des



manifestations de la nature, c'est-à-dire déterminées pour une large part par des forces innées qui échappent à la volonté individuelle et aux influences sociales. » Ainsi, en cherchant à déterminer s'il existe des différences « biologiques » entre l'homme et la femme ou entre l'homosexuel et l'hétérosexuel, ces études, parfois bien intentionnées, n'en arrivent qu'à consolider le sexisme et l'hétérosexisme et à « renforcer les inégalités de traitement que l'on prétend vouloir combattre. » Line Chamberland prend pour exemple les études réalisées par des chercheurs ouvertement homosexuels visant à démontrer le caractère inné de l'orientation sexuelle ; si ces études « innéistes » montrent bien que l'homosexualité n'est pas un choix, elles mènent néanmoins à « la thèse de la variation biologique [qui] relègue l'homosexualité dans le registre du singulier, du différent, voire de la marginalité. » Aussi, dans le texte qui clôt ce petit livre, Chantal Maillé résume le rapport trouble qu'a toujours entretenu le féminisme avec la biologie, « parce que le discours sur le genre et le sexe qui sont ancrés dans le biologique proposent habituellement de légitimer les hiérarchies sociales entre hommes et femmes et qu'ils campent leur lecture des genres dans des idées conservatrices qui ne font que refléter des normes culturelles particulières. »

Ce que *Cerveau, hormones et sexe* apprend à celui qui le lit, donc, c'est de se méfier de la récupération d'une certaine science par le patriarcat ; c'est d'interroger les études citées, d'évaluer leur légitimité en considérant leur contexte de réalisation et les paramètres analysés ; c'est de ne jamais cesser, au final, de remettre en question le discours dominant établissant comme norme un modèle archaïque producteur d'une hiérarchie politique et sociale malsaine. Il faut lire ce petit livre comme un manifeste rigoureux contre les déterminismes, reconnaissant plutôt le rôle fondamental « de l'environnement social et culturel dans la construction de nos identités de femmes et d'hommes. » * PIERRE-LUC LANDRY

MICHELINE DUMONT

Pas d'histoire, les femmes !

Réflexions d'une historienne indignée

Éditions du remue-ménage, Montréal, 2013, 221 pages

Dans ce livre on ton parfois amer, Micheline Dumont pointe du doigt les carences du discours historique actuel, incapable d'intégrer conceptuellement les femmes dans les réflexions. Dans son avant-propos, l'historienne fait de la récente *Histoire du Québec pour les nuls* (Bédard, 2012) un ouvrage révélateur de la conception androcentriste de l'historiographie. D'entrée de jeu, elle prévient : les textes qui suivent sont pour la plupart des « coups de gueule » et des « coups de balai » publiés entre 1990 et 2012 dans des journaux, des revues et sur Internet. Figurent aussi quelques analyses et des textes inédits.

L'ouvrage se divise en trois parties. D'abord, Dumont interroge le féminisme en lien avec le nationalisme et la laïcité. On y trouve une analyse précise des femmes élues à l'Assemblée nationale du Québec depuis Marie-Claire Kirkland. Dumont revient aussi sur des polémiques auxquelles elle a pris part, comme sur la question du port du voile. L'historienne réfute ainsi l'idée que la laïcité est synonyme d'ouverture des droits pour les femmes, preuves et textes à l'appui. La deuxième partie de l'ouvrage est la plus importante et la plus composite. Deux textes d'analyse ponctuent la lecture : le premier s'intéresse au discours sur le féminisme dans un magazine

québécois (*L'Actualité*, 1960-1996) ; le second interroge la place des femmes dans des revues intellectuelles durant la Révolution tranquille. Pour Dumont, il s'agit de voir si « les gestes posés sur la place publique sont perçus comme des actions politiques » (p. 140). C'est d'ailleurs l'enjeu principal de *Pas d'histoire les femmes !* : faire de l'histoire des femmes un enjeu social et culturel, mais aussi (et surtout) politique. Enfin, l'historienne élargit la réflexion et interroge le féminisme québécois en lien avec les mouvements des autres pays et les associations internationales. C'est l'occasion pour Dumont de remettre les pendules à l'heure et d'expliquer l'intérêt d'une Journée internationale des femmes le 8 mars. Dans le texte final, « Les femmes et le savoir », elle redit son indignation face à une histoire où « le patriarcat continue sa domination » (p. 218).

À l'heure où la complaisance et le consensus touchent l'histoire des femmes, on ne saurait trop saluer cet ouvrage. En plus de proposer des analyses variées et toujours d'actualité, Dumont se distingue par sa sincérité et propose au lecteur (pas forcément universitaire) une critique sans langue de bois de l'historiographie actuelle.

* ADRIEN RANNAUD

LUCIE GUILLEMETTE et

CLAIRE LE BRUN [dir.]

La littérature pour la jeunesse et les études culturelles. Théories et pratiques

Éditions Nota Bene, Québec, 2013, 228 pages

essais



Malgré l'abondante production jeunesse, malgré la popularité toujours grandissante du corpus, les ouvrages théoriques consacrés à la littérature jeunesse québécoise restent encore peu nombreux. La publication de l'étude sous la direction de Lucie Guillemette et Claire Le Brun, *La littérature pour la jeunesse et les études culturelles*, parue aux éditions Nota Bene, ne peut que susciter curiosité et intérêt auprès des chercheurs et universitaires surtout, mais aussi auprès de tous ceux qui voudraient en savoir plus sur les rouages entourant ce corpus.

L'ouvrage compte huit articles signés par des chercheurs et des professeurs qui questionnent et positionnent ici différentes œuvres dans un contexte d'études culturelles. Anne-Marie Aubin amorce la réflexion en proposant une analyse de la fée dans sept albums jeunesse. Elle se demande plus précisément comment se traduit la modernisation du personnage. D'un type mélusinien ou morganié de l'époque médiévale, on serait passé à une désacralisation de la fée, la rendant ainsi plus humaine. Une tout autre avenue est empruntée par Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, qui s'unissent pour mettre en lumière les différentes représentations de la Nouvelle-France offertes dans des romans québécois et français. Émane de cette réflexion l'idée que, malgré quelques ressemblances entre les corpus, les auteurs de littérature jeunesse n'ont pas nécessairement la même vision de l'Histoire. Daniella Di Cecco poursuit, quant à elle, ses recherches autour de la représentation des adolescentes en questionnant le rôle de l'école dans les romans canadiens et américains. Suit la thèse de Johanne Prud'homme sur l'impossibilité pour la littérature intentionnelle d'accéder à l'herméneutique. Elle soutient que l'abondance d'informations, d'explications empêche la réflexion. Tout est dit. Une vision plutôt réduite du corpus, d'autant plus que Noëlle Sorin, dans l'article suivant, démontre, grâce à la série des « Cadavres » de Robert Soulières, que la lecture peut

inciter les jeunes à réfléchir, à analyser et à interpréter. Claire Le Brun et Lucie Guillemette réfléchissent respectivement sur le dialogue dans les romans pour lecteurs débutants et sur l'espace identitaire féminin dans un roman de Charlotte Gingras. Enfin, Caroline Caron étudie la représentation des adolescentes dans la presse qui leur est consacrée.

Sans trop de surprise, une représentation stéréotypée ressort de ces recherches. Même si les résultats étaient prévisibles, il est tout de même intéressant d'y découvrir des chiffres, des tendances, de façon claire. Voilà un recueil qui offre des textes riches et variés menant à des résultats enrichissants et propices à la réflexion. La littérature jeunesse d'ici et d'ailleurs s'édite, se traduit, se filme, se théâtralise, et reste ainsi un témoin important des mouvances socioculturelles. * MARIE FRADETTE

FRANÇOIS HÉBERT

De Mumbai à Madurai

XYZ éditeur, Montréal, 2013, 128 pages

Pour peu que l'on ait la bougeotte et le goût de l'aventure, il est maintenant possible de parcourir la planète en long, en large et en travers. D'un voyageur à l'autre, les enjeux diffèrent et c'est souvent ce qui pimente le récit de leur odyssee. Certaines destinations appellent la surprise plus que d'autres. François Hébert a profité de sa récente participation à un congrès sur la Francophonie dans le sud de l'Inde pour nous livrer ses impressions sur cette région déconcertante et complexe.

Des images colorées, des réflexions pleines de saveur, des digressions et des citations, voilà grosso modo ce que l'écrivain nous offre ; des sensations et des perceptions qui se bousculent en pagaille dans un style pétillant rehaussé de bons mots et de jeux de mots, où la forme fragmentaire épouse un sujet à facettes. L'homme a déjà beaucoup voyagé et c'est pourquoi nous le croyons difficilement lorsqu'il écrit qu'il se targuait naïvement de découvrir l'Inde en quelques jours. En empruntant un itinéraire balisé de références culturelles (surtout littéraires et cinématographiques), Hébert nous raconte les pérégrinations d'un touriste érudit dont les repères spatio-temporels sont tout à coup brouillés. La misère ambiante, les dieux hindous, les touchants intouchables et le chaos apparent sont autant d'évocations de la réalité du pays, mais la démarche de l'écrivain nous permet de pénétrer un ailleurs improbable, qui n'est pas si éloigné de nous. Il bouclera l'aventure en nous renvoyant à *L'énigme du retour* de Dany Laferrière, mis en parallèle avec *L'énigme de l'arrivée* de Naipaul. « Faut-il donc que l'ici natal, fondamental, ne se dévoile qu'à distance ? » (p. 112) Comme de juste, il s'agit toujours de l'arrivée à soi-même « par d'obscurs départs, cheminements, écarts et retournements » (p. 113).

« Je n'irai jamais en Inde », avait lancé l'infirmière à l'écrivain, en énumérant les mesures de précaution qui s'appliquent lors d'un tel voyage. Et c'est souvent la question qui nous vient à l'esprit à la lecture de ce récit. Et moi ? Et si j'y suis déjà allé, est-ce que j'ai envie d'y retourner ? Au terme de leur périple, Nathalie, la compagne du narrateur, n'était pas encore en mesure de répondre à cette dernière question. En attendant, *De Mumbai à Madurai* représente une incursion sans danger des plus agréables. * GINETTE BERNATCHEZ

DANY LAFERRIÈRE

Journal d'un écrivain en pyjama

Mémoire d'encrier, Montréal, 2013, 312 pages

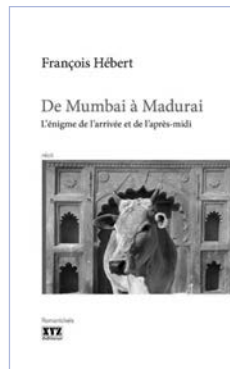
Dany Laferrière sait se montrer généreux, à la fois envers ses pairs, auteurs vivants ou disparus qu'il aime nous faire découvrir, et ses lecteurs qu'il sait captiver. Avec *Journal d'un écrivain en pyjama*, l'auteur nous propose un manuel, un journal, un essai et un roman. Bien des étiquettes et bien des missions, qui sont à l'image d'un homme passionné tant par la lecture que par l'écriture, et qui tente ici d'appuyer ceux et celles qui tenteraient de suivre son exemple.

Difficile de dissocier ici l'homme de l'œuvre. Les deux se rencontrent par la voie de l'autofiction, des anecdotes, voire des confidences. Les souvenirs bordés des paysages et personnages d'Haïti ne sont jamais bien loin, comme ceux qui se déroulent en Floride ou encore à Montréal. Des débuts difficiles dans un petit appartement de la métropole québécoise aux succès en librairie en passant par les critiques familiales, les anecdotes succèdent aux conseils sous le signe de l'écriture. Cette dernière est diséquée point après point afin de dévoiler les multiples facettes. Deux cent deux micro-chapitres invitent ainsi le lecteur tenté par l'écriture à la réflexion sur la préparation, la narration, les dialogues, le choix des mots. On y retrouve ainsi un remède à cette satanée page blanche concocté par l'auteur. Ce dernier encourage ceux qui seraient tentés de suivre ses pas, et met en garde contre les pièges qu'un écrivain risque de trouver sur sa route. Difficile ainsi d'allier sexe et humour à moins d'avoir la plume affiliée de Philip Roth ou celle de Woody Allen, qui savent doser ces ingrédients avec succès. Difficile également de traiter de la mort avec grâce ou de couper ce qui mérite d'être coupé. Nous avons enfin droit à une réflexion sur la figure de l'écrivain, sur l'univers de l'édition, sur les relations interpersonnelles qui peuvent se ressentir de la houle du succès. *Journal d'un écrivain en pyjama* est ainsi à la fois un recueil de souvenirs et un manuel élaboré afin de guider ceux et celles qui souhaitent laisser leur marque dans les bibliothèques et les librairies.

Les condisciples de Dany Laferrière ne sont pas laissés en reste. Le lecteur a encore droit aux lumières de Borges et à l'éloge des auteurs qui ont su tirer leur épingle du jeu tout en ne rencontrant pas toujours les attentes du public ou des critiques. Pour l'auteur, on se trompe lorsqu'on croit savoir ce qu'est un bon écrivain. Ceux qui détonnent le plus du moule nous réservent bien souvent de captivantes surprises.

De petites pensées, déposées à la fin de chaque chapitre, savent en bons aphorismes concentrer l'esprit d'idées liées à l'écriture. Les constatations et les conseils s'entrecroisent comme de courtes maximes. « Vous sentez que vous n'arriverez à rien aujourd'hui, alors ne faites rien. Mais ça, c'est le projet le plus difficile à réaliser » : la forme et l'esprit ne sont pas sans rappeler la *Sentimenthèque* de Philippe Chamoiseau, dans *Écrire en pays dominé*. Ce dernier collectionnait cependant des bribes provenant de la plume d'auteurs célèbres, alors que Laferrière semble puiser dans sa seule imagination.

Je me suis procuré *Journal d'un écrivain en pyjama* à sa sortie en librairie. *L'art presque perdu de ne rien faire* m'avait beaucoup plu, et j'ai été enchanté, en parcourant rapidement les pages, de retrouver une œuvre en courtoisie. C'est une forme littéraire qui m'intrigue, et qui



généralement ne me déçoit pas. Et je n'ai pas été déçu. Les idées sont souvent originales, le discours, intelligent, et les petits aphorismes placés en intermèdes allument l'esprit. Les chapitres concis nous obligent à réfléchir et à poursuivre la réflexion amorcée par l'auteur. En bon professeur, Laferrrière pousse son lecteur à se questionner et à dépasser les limites du livre qu'il tient entre ses mains. *Journal d'un écrivain en pyjama* doit se retrouver dans votre bibliothèque. Quant à la question de le déposer sur la tablette des essais, sur celle des recueils de nouvelles ou encore celle des romans, c'est à vous d'en décider. ✱

MICHEL GAUVIN

JEAN-JACQUES PELLETIER

La fabrique de l'extrême.

Les pratiques ordinaires de l'excès

Hurtubise, Montréal, 2012, 437 pages

Dans cette vaste énumération de phénomènes extrêmes qui gangrènent notre société, Jean-Jacques Pelletier offre davantage une synthèse journalistique qu'une réflexion sur l'ordre du monde. Cette ambition remise en perspective, *La fabrique de l'extrême* paraîtra tout à fait justifiée au lecteur de cet almanach du désespoir.

Plus connu pour ses thrillers politiques, Pelletier avait déjà commis quelques essais, parmi lesquels *Les taupes frénétiques*. Volontiers tournés vers les complots mondiaux et autres conspirations du Système, ses écrits, fictifs ou non, s'avèrent fort critiques de la société contemporaine – le présent essai en constitue sans doute une volumineuse manifestation.

D'abord porté sur l'excès des systèmes de pensée religieux et les pratiques de la religion, l'essai traite tour à tour – et toujours avec cet étalement énumératif d'anecdotes, de drames et de scandales ayant fait les manchettes dans la dernière décennie – de la politique, de la guerre, de la technologie et des finances. Ça et là, des liens sont tissés par l'essayiste, qui permettent de s'y retrouver, d'imposer une certaine direction à ce texte autrement écartelé entre les divers exemples. En effet, l'hypothèse de départ, molle, n'offre guère de cadre rigide à la réflexion : postulant que « l'omniprésence de l'extrême dans la vie quotidienne semble [...] normale », l'essayiste tente d'en faire la démonstration, en dévoilant toutes les pratiques extrêmes qui peuplent notre époque. S'il traite de « l'industrialisation de la fête » (p. 261), il ne prend pas appui, pour relever sa réflexion, sur les penseurs reconnus dans le domaine, parmi lesquels Philippe Murray et Guy Debord. Appauvri de réflexions philosophiques extérieures, on reste dans l'actualité, comme dans une vaste revue de presse.

Pourtant, cet essai n'est pas sans vertus : on doit saluer cet exercice « d'éveil » qui consiste à juxtaposer les horreurs du quotidien et, par-là, à les dénoncer. Le lecteur versé dans l'actualité ne trouvera certes pas dans les descriptions des scandales financiers, de la corruption, des élections – on n'y est pas tendre envers les républicains de Bush comme envers les conservateurs de Harper ou les libéraux de Charest –, de grandes nouveautés ; faute de vibrant plaidoyer, le lecteur aura droit néanmoins à une preuve accablante.

Lucide, cet essai reste en surface, sans doute conscient que les pensées des profondeurs ne savent atteindre un grand public. S'il est regrettable qu'on n'ait su « penser » le quotidien – on s'est souvent contenté de

le dénoncer –, il faut tout de même noter que cet essai donne une perspective, nous permet de saisir le bocal dans lequel, poissons, on nage tous les jours. ✱ DAVID BÉLANGER

CLAIRE VARIN

Un prince incognito

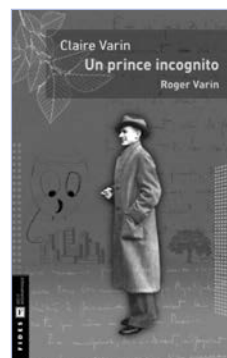
Fides, Montréal, 2012, 308 pages

Après le magnifique et si émouvant roman de Claire Varin, *La mort de Peter Pan* (2009), l'auteure nous propose avec son nouveau livre un sujet on ne peut plus différent. Avec la qualité de l'écriture qu'on lui connaît, elle retrace une partie de la vie de son père, Roger Varin (1917-2007), et nous montre des côtés de cette personnalité très en vue au Québec entre les années 1930 et 1950, injustement tombés dans l'oubli. En fait, il faut se rappeler que Varin a été l'un de ces intellectuels du Québec ayant conduit ce pays vers la Révolution tranquille, sans fanfares ni manifestations ou manifestes, un travailleur d'une fabuleuse énergie, un créateur dont certaines réalisations ont profondément marqué son temps. Fondateur d'un Centre d'art dramatique, il a également créé la collection « Le Message français », une série de livres présentant les plus belles pages de Claudel, Ghéon, Péguy... « dans [leurs] plus beaux textes ». Quand la série éprouve des difficultés, Varin se tourne vers la maison Fides, propriété des pères de Sainte-Croix (qui refusent d'imprimer Colette et purgent les pages de Rimbaud). De la hauteur du siège duquel nous jetons aujourd'hui un regard circulaire et sévère sur les filets tendus, les ficelles tirées, les accords conclus entre les années 1930 et le milieu des années 1950, il nous paraît étonnant, voire répréhensible de constater l'immense pouvoir du clergé, en profonde complicité avec celui séculaire.

Heureusement, Varin a été soutenu par Jacqueline Rathé, épouse d'une indéfectible loyauté, intelligente, énergique, les pieds bien plantés dans la réalité de son temps, lors des combats de son mari, comme celui d'imposer ses idées (aujourd'hui, on les appelleraient des *concepts*, ce qui sonne bien mieux) à nul autre que le futur cardinal Léger, au sujet de l'hebdomadaire *Le Salaberry*. Léger, on le sait, n'avait pas un ego marqué par l'humilité. Et vous pouvez imaginer qui est sorti vainqueur de cette lutte menée en toute civilité mais dont les moyens n'en furent pas moins féroces... Ajoutez à cela l'immense rôle qui revenait à Varin au sein des différentes Jeunesses catholiques (étudiante, agricole, ouvrière, les JEC, JAC, JOC), le scoutisme, les troupes de théâtre (pensons aux Compagnons de Saint-Laurent, cofondés avec le père Legault, son directeur et animateur), les pièces de théâtre, comme *La fierté étudiante*, écrites pour les dix ans d'existence de la JEC, le poste de rédacteur en chef de la revue *Jeunesse canadienne* avec nul autre comme collaborateur que Claude Ryan.

Il faut reprendre notre souffle : au début de 1946, il lance *L'Ordre de Bon Temps*, qui vise et permet un regain de vie aux arts populaires. Varin organise chez lui la fête à l'occasion de la première publication de la maison l'Hexagone, le célèbre recueil *Deux sangs* de Gaston Miron et Olivier Marchand (1953). Certains d'entre vous se rappellent encore le clown Poum, à Radio-Canada, puis la fondation, avec Guy L'Écuyer, de la Compagnie de Montréal... suivis de trente ans de travail à la Société des Artisans, devenue la Coopvie. En passant si rapidement sur cette vie remplie à ras bords, j'allais oublier : c'est Varin qui a représenté

essais



Félix Leclerc à la télévision. Faut-il énumérer d'autres faits pour vous dire l'importance de cet homme ?

Alors, comment se fait-il que nous l'ayons « oublié » ? Disons-le clairement : nous avons la mémoire collective très courte. Nous simplifions en disant que la Révolution tranquille a été déclenchée par la rédaction du *Refus global* et par ses signataires. Non, ce célèbre *Refus* a été UN événement important, mais sans des hommes comme Varin, il faut se demander si ce manifeste n'aurait pas été un élément isolé, vite réprimé ou banalisé par les autorités ecclésiastiques et séculaires. Si cette période vous intéresse, il serait indiqué de revoir le film de Manon Barbeau, *Les enfants du Refus global*, tourné cinquante ans après le manifeste. Vous serez étonné de constater ce qu'ils sont devenus, ces enfants, et s'ils ne seraient pas différents si le Québec avait suivi la ou les voies proposées par Varin, qui luttait, mais sans âpreté, qui changeait *la vie* des Canadiens français sans les heurter, qui n'était pas un révolutionnaire à la française, impétueux, radical, portant des œillères, préférant se couper lui-même la main accusée d'avoir commis un acte répréhensible. (Ici, je ne puis m'empêcher de déplorer que la brillante et lumineuse analyse de Susan Dunn, *Sister Revolutions. French lightning, American light*, ne soit toujours pas disponible en version française.) Nous avons emprunté la « pente raide » au lieu de la « douce », celle proposée par des hommes comme Varin, croyant, mais sans bondieuseries, lucide et réfractaire à toute forme de lavage de cerveau, d'un enthousiasme contagieux, doublé d'une rarissime capacité de travail. Si nous avions suivi cette façon de faire au lieu de nous transformer en *radikalinskis*, le Québec ne serait pas ce qu'il est devenu. Dire ici sa forme possible est oiseux. À vous de poser la question.

De toute manière, ce livre, écrit par sa fille, est un incontournable pour vous et vos leçons d'histoire contemporaine. Il vous ouvrira les yeux sur ces décennies si cruciales pour le Québec. Il vous donnera l'heure juste de ce qui s'est *réellement* passé à l'époque de vos parents, qui ont souvent perçu de façon trop superficielle les événements alors que vous avez, avec ce livre, l'occasion de leur dire pourquoi vous êtes devenu ce que vous êtes. L'épithète de cet homme, *AMOUR et LIBERTÉ dans le cœur de Dieu*, s'accorde bien avec le mot de Félix Leclerc : « C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans. » Le titre de ce livre superbement recherché, illustré, est né d'une citation de Paule Daveluy, auteure pour la jeunesse. En résumant les qualités de cet homme à l'esprit et au verbe élégants, elle a fait le compliment suivant à Claire Varin : « Votre père était un prince incognito. »

Ce nouveau livre, si important pour bien comprendre la complexité de l'époque qui a vu naître la Révolution tranquille, paraît chez Fides, ce qui n'est pas un hasard, bien sûr. Un livre à lire, sans faute. ● HANS-JÜRGEN GREIF

CATHERINE VOYER-LÉGER *Détails et dédales*

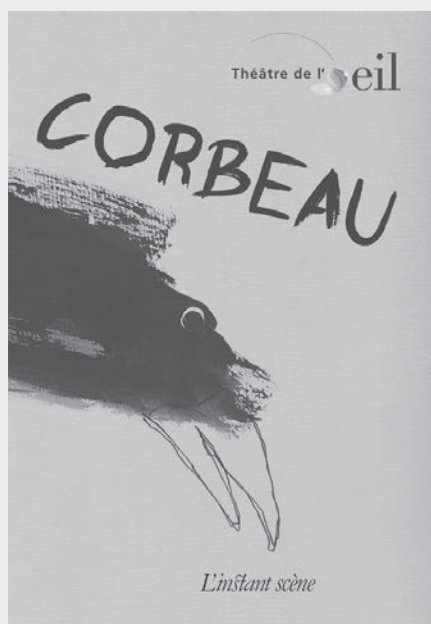
Septentrion, Québec, 2013, 340 pages, coll. « Hamac-carnets »

Bien que l'exercice de regroupement et d'ordonnement constitue un défi de taille, le recueil *Détails et dédales* de Catherine Voyer-Léger parvient, par l'entremise de textes qui se répondent et se suivent de façon cohérente, à créer un tout harmonieux. Si les billets empruntent à différents horizons sur le plan thématique, l'énonciatrice assure une unité certaine au recueil. En effet,



essai

25^e production du Théâtre de l'Oeil



Michelle Chanonat
Richard Lacroix
Jean-Frédéric Messier

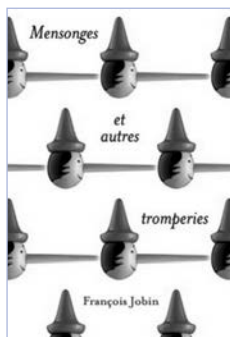
CORBEAU

Le Théâtre de l'Oeil a voulu souligner ses 40 ans en réunissant l'écriture de Jean-Frédéric Messier et l'univers visuel de Richard Lacroix dans une pièce, *Corbeau*, et un livre. Loin de l'album souvenir traditionnel ce dernier est constitué du texte de la pièce, du scénarimage, de photographies, des entretiens menés par Michelle Chanonat avec l'auteur Jean-Frédéric Messier, le scénographe Richard Lacroix et le metteur en scène André Laliberté.

« L'instant scène »
160 pages ; 34,95 \$
ISBN 978-2-89502-336-4

L'instant même
www.instantmeme.com

Catherine Voyer-Léger, qui est directrice du Regroupement des éditeurs canadiens-français, qui possède des études en politique et se caractérise aussi par une présence manifeste sur les réseaux sociaux, propose des réflexions et des prises de position tantôt fermes, tantôt irrésolues. Ce qu'elle offre, ici, ce sont de brefs essais qui présentent sans détours une pensée inspirée de l'actualité certes, mais qui est également en mesure de questionner aussi les enjeux fondamentaux qui se trament derrière chaque événement. C'est une des forces de ses textes : ils parviennent à la fois à s'accrocher au présent de l'actualité, tout en s'en détachant afin de creuser plus avant les notions sociales et politiques qui s'y rattachent. Entre autres, dans un de ses billets, l'auteure interroge le concept de la fin de l'histoire – sans pour autant y adhérer. Certains citoyens envisagent la société libérale capitaliste comme un aboutissement qui donne accès à la tranquillité d'esprit, représentant une force du système en place. L'un des symptômes de cette pensée serait perceptible à travers les réactions de différents citoyens lors du conflit étudiant de 2012. Cette paix, que plusieurs ont réclamée pendant le printemps érable en refusant de reconsidérer les décisions sur l'éducation du gouvernement, serait le signe que l'histoire a atteint sa propre fin, car le citoyen détient désormais une confiance inébranlable envers les institutions et refuse de les remettre en doute. Le rapprochement entre ce concept et le refus de désobéir au système permet d'approcher les différents points de vue qui se sont confrontés lors du conflit étudiant et d'observer diverses réactions face aux injustices sociales que crée la société actuelle. Et c'est la force du recueil : plusieurs sujets sont abordés de manière à les tordre afin que ne s'y sédimentent pas les idées reçues, les stéréotypes et les lieux communs. La première partie du recueil, « Détails », s'attaque donc à ce qui gangrène les rapports sociaux. La seconde, quant à elle, pose un regard plus introspectif sur le monde et se façonne à partir de la notion d'intime. Cette sensibilité, qui n'hésite toutefois pas à tabler sur les failles, les lacunes et la honte, est présente dans la première partie du recueil, mais se trouve exacerbée dans la seconde. On explore les souvenirs blessants de l'enfance, la notion de beauté, le désamour de soi, l'envie de mort, le célibat, la fidélité, le sexe. Ce n'est pas seulement une réflexion de soi à soi qui est donnée à lire au lecteur, mais bien des textes qui envisagent les expériences personnelles comme un point de départ stimulant une réflexion plus d'ordre social que strictement intime. D'ailleurs, Catherine Voyer-Léger s'associe à la prise de parole décomplexée d'Anaïs Nin – décomplexée à tout le moins sur le plan du discours. Elle précise qu'elle se voit en elle « [s]urtout dans ce besoin, immense, d'être une femme essentielle à l'éclosion des autres » (p. 226). Avec ce recueil, l'auteure parvient certainement à transmettre la nécessité de réfléchir, de questionner. Bien que ce genre d'invitation constitue une sorte de cliché ou de pari difficilement tenable, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un exploit lorsque cet objectif est atteint, comme c'est le cas pour *Détails et détails*. ✱ GENEVIÈVE DUFOUR



COLLECTIF D'ÉLÈVES *Petites chroniques du futur*

Les éditions David, Ottawa, 2013, 208 pages

Institué en 2010, le concours littéraire « Mordus des mots » offre une merveilleuse tribune aux élèves des écoles secondaires francophones de l'Ontario qui désirent se mettre à l'écriture. Un rêve souvent couvé par les passionnés de lecture. Après avoir proposé des thèmes comme la nouvelle policière, le récit historique et la quête identitaire, les organisateurs de cette quatrième édition ont invité les jeunes à plonger sur un genre des plus populaires : la science-fiction. Et ils ont été nombreux à répondre à l'appel puisque, au final, trente nouvelles de SF ont pu être retenues et regroupées dans un recueil ; des textes variés qui frappent par leurs qualités littéraires.

Ces auteurs néophytes ont imaginé un futur, généralement lointain, plus angoissant que rassurant. Modifications génétiques monstrueuses, guerres incessantes, catastrophes écologiques et dictatures inhumaines annoncent sinon la fin des temps du moins celle de l'humanité. « Les robots, les androïdes et les cyborgs sont l'avenir ! La race humaine n'est qu'une espèce éteinte », écrira l'un d'eux. Quelques-uns se sont attaqués à des questions éthiques épineuses. Dans la nouvelle « Le bien ou le meurtre ? », le personnage central doit trancher : donner la mort pour le bien ultime d'une planète surpeuplée ou perdre la vie en refusant la mission qui lui a été confiée. D'autres ont rivalisé d'imagination en s'inspirant du groupe rock *Pink Floyd* (« Le mur biologique ») ou d'une recette de sucre à la crème effacée de la mémoire collective pour éviter les conflits culturels (« Conscience collective »).

Qui sait ? Ce recueil renferme peut-être le premier texte d'une seconde Élisabeth Vonarburg. D'autant qu'il faut noter que la contribution des filles l'emporte de beaucoup sur celle des garçons. Quoi qu'il en soit, ces *Petites chroniques du futur* expriment avant tout les inquiétudes de la jeunesse face à l'avenir de la planète. L'optimisme scientifique ne fait pas partie de la donne, bien qu'une pointe d'humour nous rassure parfois sur le sort qui nous guette. Et puis, après l'avoir lu, pourquoi ne pas glisser le livre dans une capsule temporelle ? ✱ GINETTE BERNATCHEZ

FRANÇOIS JOBIN *Mensonges et autres tromperies*

La courte échelle, Montréal, 2013, 144 pages

Dans son dernier livre, *Mensonges et autres tromperies*, François Jobin s'aventure sur le terrain fécond de la tromperie. Ses nouvelles, regroupées dans un recueil à large spectre émotif, mettent en scène de modestes menteurs – l'occasion fait le larron – qui trébuchent sur la vérité pour des raisons qui leur sont propres. Mais, à l'exception de la « vertueuse » Jeanne Langlois (« Encore une histoire de mensonge »), aucun d'eux ne prendra vraiment goût à la fabulation. « Si dire la vérité demande parfois du courage, le mensonge, lui, exige constance et vigilance » (p. 98).

Certains textes déterrent des souvenirs d'enfance un peu honteux dont l'évocation semble apaiser la conscience tourmentée des fautifs : un larcin commis au détriment de sa maîtresse d'école, l'assassinat non

prémédité d'un malheureux poulet, le chapardage de quelques livres de Bob Morane... D'une facture originale, le texte éponyme fait basculer les points de vue d'un narrateur qui interroge simultanément la mémoire anecdotique et celle qui embellit. Est-ce que sa mère, en dépit de sa robe de coton, s'est présentée chez le directeur d'école avec l'élégance d'une princesse ou a-t-elle débarqué dans son bureau, bigoudis sur la tête et tablier de travers ? La mémoire qui oublie efface et rajoute... Ailleurs, un étudiant en lettres, qui s'est inscrit dans une agence d'escortes, devra mobiliser ses ressources afin de se dépêtrer d'une partie de jambes en l'air qui tourne mal. Et quand votre médecin vous annonce de but en blanc qu'en raison de vos mauvaises habitudes *you're gonna die*, sachez que le destin peut encore tromper ses attentes, ou les vôtres...

Puis, plus sérieusement, Jobin dépose le fardeau du mensonge au sein d'une famille qui refuse d'avouer à la mère la gravité de sa maladie (« La fin du monde »). Sous un autre toit, les volets clos et le silence font écran à la perversité d'un père abusif (« Une affaire de famille »).

L'écrivain amplifie souvent son propos en recourant à l'accumulation. La nouvelle « Écarlate », qui glisse sur son erre au rythme de nombreuses énumérations, reste un bon exemple d'un procédé qui apporte une touche caricaturale au récit.

Dans l'ensemble, ces histoires s'achèvent en point d'orgue sur une phrase mi-figue, mi-raisin. Jobin ne cherche pas à excuser la « tricherie », mais ses nouvelles nous permettent d'en apprécier le côté ludique, voire profondément humain. Et puisque l'écrivain est un menteur socialement acceptable, il va sans dire qu'il sera tenté, au moins une petite fois, de se payer la tête du lecteur (« Le tunnel »). * GINETTE BERNATCHEZ

ANNE PEYROUSE *Passagers de la tourmente*

Septentrion, Québec, 2013, 160 pages, coll. « Hamac »

Anne Peyrouse est surtout reconnue pour sa contribution vivifiante à la poésie même si, tout en préférant écrire court, elle n'en est pas à ses premières armes dans le domaine de la fiction. Après avoir publié un premier recueil de nouvelles en 2000 (*Au-delà des murs*), elle renoue avec le genre en signant *Passagers de la tourmente*. Quinze textes agencés avec brio qui atteignent avec le dernier, « Le roman du désir », un point culminant situé à bonne distance du déjà lu.

Qu'attendent ces *Passagers de la tourmente*, sinon une brève accalmie ? Dans « Quand choisir n'est pas facile », une cliente névrosée saisit avec une lucidité désopilante la triste réalité qui légitime maintenant les grands espaces pharmaceutiques. « Le pharmacien incarne la cocaïne du peuple. Il soulage nos vies douloureuses », songe-t-elle, angoissée, en arpentant les allées du magasin. « Quelques jours, sans destination précise » réunit dans l'habitacle d'une voiture quatre jeunes gens au seuil de leurs rêves. Enivrés par la musique, ils incarnent avec nostalgie ce temps où, face à l'éternité, il est encore possible de « déprimer » dans la joie. Ce récit parfaitement échaudé reste mon préféré ; pour sa forme, qui emprunte à la scénographie, et pour le fond, qui nous entraîne aussi bien vers la vie que vers la mort. D'une sensualité frémissante, « Coconut Dandy » tourne comiquement autour d'un homme qui nourrit des fantasmes exotiques sur la chaise du coiffeur.

Les histoires regroupées dans ce recueil témoignent d'une empathie certaine envers les exclus, mais Peyrouse ne présente jamais ses personnages comme des victimes dociles. Dotés d'un caractère bien trempé, ils ne se laissent pas aisément abattre, ne serait-ce qu'en développant crûment leurs doléances dans l'écho de leur tête, comme la misanthrope de « Corps de métier ». Pensons aussi à la vieille dame de la nouvelle « Porte close », qui inflige un sort cruel à un petit-fils plus naïf que méchant, ou encore à l'héroïne de « Mouvement à trois » qui, dans un dernier sursaut de volonté, parvient à combiner férocité, vengeance et soumission. Seule la fillette de la dernière nouvelle nous apparaît complètement « cassée ». À huit ans, Annie affiche une sexualité exacerbée. Sa lubricité nous est-elle décrite par un bon ou par un mauvais génie ? Ce texte troublant et empreint de gravité provoque un malaise palpable, que doit-on y lire en filigrane ?

Peyrouse n'a pas froid aux yeux. A-t-elle fait ses premiers pas dans la sciure d'une boucherie, comme la petite fille de l'un de ses récits ? Jamais peur... Jamais dégoûtée... Avec elle, les odeurs montent à la tête, les images gênantes s'incrument, les gros mots fusent et les balles sifflent à nos oreilles. Son style intrépide émeut et, comme une bonne friction au gant de crin, sa prose tonifie. * GINETTE BERNATCHEZ

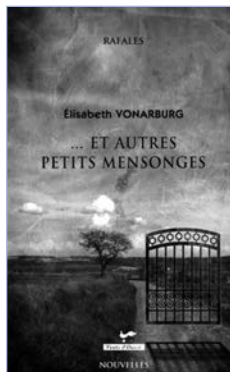
ÉLISABETH VONARBURG *...Et autres petits mensonges*

Vents d'Ouest, Gatineau, 2012, 144 pages, coll. « Rafales »

Élisabeth Vonarburg est reconnue au Québec pour son importante contribution à la littérature de science-fiction. Il lui arrive tout de même de bifurquer vers d'autres genres et, dans le prolongement de *Vraies histoires fausses* (Vents d'Ouest, 2004), elle a signé à l'automne 2012 un recueil de nouvelles brèves d'inspiration éclectique intitulé *...Et autres petits mensonges*. L'ensemble réunit trente-neuf textes développés autour d'une thématique grave : le poids des souvenirs, celui des masques et celui des mots, le caractère illusoire des rêves et la mort qui survient souvent au débotté...

D'entrée de jeu, l'écrivaine revendique le droit de ne pas souscrire à nos exigences « voyeuristiques ». Simple mise en garde, si d'aventure la naïveté désespérante du lecteur lui fait prendre pour argent comptant tout ce que le « je » du narrateur s'approprie. D'ailleurs, l'absence de ce pronom dans certains récits « apparemment » autobiographiques (« La vérité au fond du puits », « Enfance », « Instantané », « L'écu ») témoigne moins de la pudeur que du désir de ne jamais entraver une liberté déjà toute relative. Mais n'est-ce pas le souhait de la plupart des écrivains ? Ailleurs, des personnages déchirés se créent des défenses qui les protègent et les isolent du monde extérieur. Un monde qui, en somme, n'est peut-être menaçant que dans leur imaginaire (« Elle s'avance masquée », « L'enfant à la bulle », « Liberté »). Même les textes qui portent sur l'acte d'écrire se raccrochent à l'idée de la barrière des mots. « Et de quoi se protéger, au fond, sinon de tout ? [...] Qui m'a vue là où je ne me vois pas moi-même ? Où je tâtonne à tous les mots pour me trouver – ou m'inventer ? » (« Les yeux fermés »).

Trois nouvelles qui lui sont dédiées empruntent un vers de Paul-Marie Lapointe. Destinée à devenir la phrase finale d'un exercice d'écriture, « et la peau féroce des bêtes jetées contre les phares de l'aube » sera à l'origine



de « La marée des morts », « Rêves de peaux » et « Le retour du monde ». Vonarburg mentionne qu'une telle contrainte a toujours été féconde et, à première vue, son recueil semble résulter de différents ateliers d'écriture, ses « contours suggestifs, insaisissables ». En fait, l'enjeu ici, c'est l'âme de l'écrivaine. Si on veut s'approcher de ce qui la tourmente, il vaut mieux extraire lentement le jus de chaque nouvelle avant de passer à la suivante. ❁ GINETTE BERNATCHEZ

GENEVIÈVE BOUDREAU

Acquiescer au désordre

L'Hexagone, Montréal, 2012, 90 pages

MARIO BRASSARD

Le livre clairière

Les herbes rouges, Montréal, 2012, 72 pages

Fragments d'un journal intime dont les repères se seraient effacés, ces deux recueils donnent à lire la poésie comme une expérience initiatique, où, à travers un accomplissement semi-volontaire de la parole et une dose d'abandon sensoriel, un sujet se nettoie de l'entropie et de l'inauthenticité. Chez Boudreau comme chez Brassard, de minuscules blocs de prose deviennent les stations d'une régénération en clair-obscur d'un soi condamné au péril et à son esquive. La forme – qu'on pourrait nommer poème en prose transversal – n'est pas neuve. Elle est même devenue un sous-genre important de la poésie québécoise : hors vers, en deçà du récit, éprise des mots, la voix de nombreux jeunes écrivains y trouve à son tour un véhicule, dans un minimalisme qui devient, comme autrefois les formes fixes, un défi vers l'expression d'une singularité.

Chez Geneviève Boudreau, le titre, *Acquiescer au désordre*, résume toute la performance visée à travers les quatre sections du recueil, où s'étale une lutte dialectique entre l'invasion par le chaos puis son renversement dans une incarnation plus harmonieuse. Alors que le bruit menace d'engloutir l'intégrité du sujet, il ne reste qu'à le domestiquer en feignant de s'y soumettre, afin qu'une impression d'ordre se fasse tenace et améliore la vie.

D'une manière typique de l'intimisme, l'auteur emploie abondamment un « tu » réflexif, signe d'une mise à distance qui est du même coup outil de rapprochement. Ce motif est régulièrement entrecoupé par des énoncés plus descriptifs, allant puiser d'abord à la nature puis à la ville. Entretiens, le paradigme d'un environnement lisible aura laissé place au bouleversement : « Ta voix, mêlée au sable, appartient au paysage, à la clarté des os déposés par les vagues » (p. 18) ; « Ailleurs, le bruit des bombes, le ventre nu des enfants. Des rumeurs te parviennent, se nouent. Le temps te livre au désordre » (p. 19). Travaillée par le temps et par l'écho plus ou moins lointain des conflits humains, la conscience se bute à la résistance du réel et aux déchirures de la présence. Saturée, submergée, elle entre dans une nuit dense, anéantissement au bout duquel se rallume le dialogue intérieur, à peine éventuel : « Tes morts successives tissent la trame du sang. Tu es braise, un point rouge prêt à mordre. » (p. 47)

Le spectacle de la pluie sur les bâtiments urbains redouble enfin ce sombre baptême. Via l'acceptation du bruit, de l'effacement constant, une étrange communion vient perler, la voix est retrouvée, ou du moins ses commencements, alors que la danse et le regard redeviennent

des instruments d'appropriation. « Naufragée, tu nommes le monde », s'exclame-t-elle du bout de l'exil (p. 78), prête à affronter l'Histoire et à imaginer encore la réconciliation.

On observe le même élan vers une rédemption verbale dans *Le livre clairière* de Mario Brassard, dont les courtes proses s'avèrent à la fois plus originales et plus opaques. Tel dans ses deux précédents recueils (qui ont joui d'un succès d'estime considérable), le poète montre une audace tranquille, concise, quelques traits et beaucoup de blancheur laissant deviner un tableau plus vaste. Car sous son aspect *moderato*, cette parole ne manque pas de dissimuler une imposante gravité.

La transition du « tu » au « nous », puis du « nous » au « je », dans les trois parties, tout en permettant d'imaginer un ancrage référentiel et narratif, semble aussi figurer une réconciliation subjective à même la perte et les éloignements. Sur le fond d'un drame sentimental, se dégage avant tout ce processus d'une « vie à blanc » (p. 61), opération à cœur fermé où, implosant, la voix bâtit une relation fondamentalement ouverte dont la lecture serait l'image exemplaire.

Qu'il s'agisse de la chronique elliptique d'un chemin de croix interpersonnel ou encore d'un soliloque métaphysique, la clairière mentionnée par le titre semble d'abord être cet endroit où l'imaginaire se délie, entre les perspectives où s'habite en négatif le jeu des représentations. « Nous n'avions rien à déclarer. Nous étions ces poèmes aux poings fermés, les vivants dans l'angle mort, retenant leur souffle », est-il écrit dans le deuxième volet (p. 35), à teneur rétrospective. Un usage du « nous » qui n'est pas sans rappeler celui employé autrefois dans ses poèmes par Roland Giguère, tout comme la saveur allégorique de passages tel : « Les éclairs de l'orage dénouaient nos certitudes. Nous pensions dinosaures, nous disions pétrole ; la mémoire nous coulait entre les doigts. » (p. 39)

La partie finale concrétise la jonction entre un deuil ponctuel et le deuil de toutes choses qui donne l'élan nécessaire au texte pour basculer au-delà du réel pauvre. Résignation mêlée de révolte, alors que le souvenir de la brûlure s'accompagne d'une rêverie incendiaire : « Là-bas, j'attends que mon ombre, lourde d'écorce, marche jusqu'à feu la forêt. » (p. 59) Devenu livre, la voix s'éclaire jusqu'à la transparence, maintenant appropriable pour le lecteur s'assoyant, muet, compagnon solitaire dont Mario Brassard a compris la nature. ❁ THIERRY BISSONNETTE

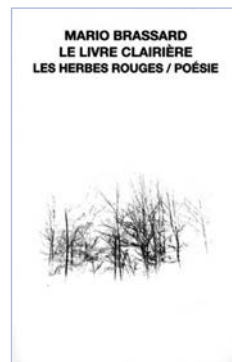
MARIE-ÈVE COMTOIS

Je te trouve belle mon homme

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2012, 62 pages

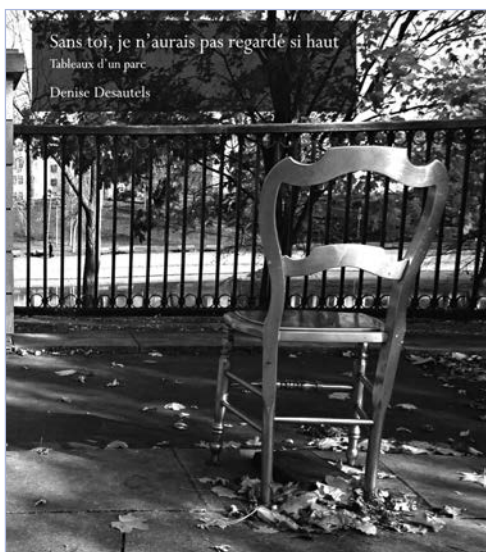
Armée d'un titre intrigant et au parfum dérisoire, cette seconde plaquette de Marie-Ève Comtois abrite une série de fragments en prose sans prétention, où se révèle peu à peu un malin soin à cultiver le bizarre. On croira d'abord à de l'écriture automatique, alors que les idées sont alignées très télégraphiquement, mais il y a aussi là une peinture délibérée du désœuvrement contemporain, entre les obligations quotidiennes et un bavardage électronique devenu socialité par défaut, en attendant Dieu sait quel Godot.

Ainsi, au gré des associations sonores et sémantiques, filtre une solitude dont on joue comme d'un modeste instrument : « Je suis tellement dans mes ténèbres, poursuivie par des zèbres. Je bâillerais en écoutant du Joan Baez, mais je suis très lucide et emballée. Le festin de



nos illusions alimente une journée au complet. La vie, la vie. pasfaciledenerienfaire.com » (p. 8). Dans un alliage constant de bas et d'élevé, surgira à plusieurs reprises cette étincelle qui fait advenir la surprise à partir du banal. On pardonnera alors l'abondance de quelques poncifs urbains, telle l'utilisation warholienne des marques de commerce (le premier recueil de la poétesse s'intitulait d'ailleurs *Le Windex de Narcisse*) ou l'accumulation de référents anglophones, puisque l'ensemble se déroule sans trop de pose malgré une ironie omniprésente, ce qui permet à une certaine connivence de s'établir.

« Je ne suis pas poète, je possède une douleur permanente au fond de mon cœur. Le gaspillage du temps sur Facebook ressemble à une efface en forme de crayon. J'aimerais me sentir vraiment belle, curieuse et dévouée. Une femme toute en couleurs », confesse-t-on au détour de ce réseau plutôt discontinu (p. 16), où un comique discret tient lieu d'exutoire à une angoisse vécue en mode mineur. D'autre part, si l'audace syntaxique ravit parfois (« Imparfait-moi ») et que le rythme des images est en général soutenu, quelques moments saugrenus jurent un peu. En tamisant encore son surréalisme et en laissant libre cours à son aspect narratif, cette parole pourrait connaître de beaux lendemains. * THIERRY BISSONNETTE



DENISE DESAUTELS

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut

Éditions du Noroît, Montréal, 2013, 85 pages, coll. « Lieu Dit »

Dans la collection « Lieu Dit » des éditions du Noroît, l'incontournable auteure qu'est Denise Desautels livre un essai poétique sur le parc Lafontaine, accompagné de superbes photos. Ce parc, qui est déjà présent dans plusieurs de ses œuvres, par exemple dans *La promeneuse et l'oiseau* ou dans *Tombeau de Lou*, devient ici une « Maison de famille, d'attentes, de désirs, de rencontres, de faits, de fous. Maison forêt et fouillis » qui incarne la mémoire de la narratrice, se livrant à son fils.

Le ton devient celui de l'autofiction ou du témoignage, d'une vaste et longue lettre adressée au fils (au « tu »). On rencontre alors la grand-mère et le grand-

père ; on retrouve Loulou (Lou), soit la sœur-amie ou l'amie-sœur ; on suit la marcheuse fillette, adolescente et femme ; on promène le labrador marron. On traverse des âges et des époques, des petites histoires et la Grande, jusqu'au « Je me souviens ». Cette deuxième partie flirte avec des flashes d'existence. Le lecteur ou la lectrice en souligne quelques-uns, les rêve, les habite, les ressent, les pleure. Toujours, il les partage. Et la narratrice semble encore et encore, dans les deux parties du livre, jongler avec des itinéraires, des fragments, des voix, des vents menant ou libérant des morts et des douleurs. Inévitablement.

Dans *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut*, à travers l'écriture de l'intime et du souvenir plus historique, on saisit le désir de Desautels d'arrêter la « déferlante du deuil [qui] ne se relâche pas. » La narratrice en appelle donc au fils : « Secours-moi, mon grand, aide-moi à rendre incontestable mon humanité. », car elle sait (on sait) que les enfants nous amènent d'emblée à émerger de notre antre et à regarder plus loin et plus haut que la mort. * ANNE PEYROUSE

MADELEINE MONETTE

Ciel à outrances

L'Hexagone, Montréal, 2013, 112 pages

À l'aplatissement de la couverture, on se dit : «Tiens un recueil de poèmes de la romancière et nouvelliste Madeleine Monette ! » Tout de suite, *Ciel à outrances*, titre prémonitoire, nous happe. L'auteure narre des vies et des situations concrètes, dans un vertige d'images tragiques. Les outrances s'inscrivent alors dans de multiples portraits de personnages subissant des catastrophes extrêmes. Mais l'outrance totale c'est lorsque tous et chacun, « on zappe, ° on surfe fidèle à soi-même, l'œil ° accroché au velcro des écrans », lorsque « la fiction des héros se heurte ° à celle des assaillants », lorsqu'on a l'impression que mourir devient un exploit. Dans ce recueil, au rythme enfiévré d'immenses hécatombes, le ciel surit de page en page. Les poèmes exposent un réel catastrophique pour un individu ou pour des hordes de gens qui pourraient ressembler à chacun d'entre nous. Parfois, on partage une vie qui se sclérose lentement dans le deuil ou dans la misère ou dans la folie ; d'autres fois, on assiste à de « lourds remous d'ouragan » où penser à la mort devient un luxe, car déjà sont engloutis des « couches géologiques ° d'agonisants, de prémourants ».

Les métaphores belles et uniques (parfois un peu trop serrées ou accumulées) de Monette actualisent, tel un œil de caméra devenant « l'œil sur la langue », la vengeance (autopunition) d'un homme tatoué d'une tête rousse, l'urne (si petite) de la veuve, la douleur de l'enfantement (accompagnée non pas du père mais de « songes atroces »), la chute mortelle (du 11 septembre ?) d'un opérateur de saisie, le licenciement d'une clandestine (« fleur d'oranger ° dans un champ de pierres »), les désastres naturels ou engendrés par les hommes, etc. Tant de situations que l'on peut observer juste à côté de nous, dans les rues des villes, comme des cendres toujours fumantes, ou à la télé comme un « attentat en boucle ». Tout ceci fait partie de notre Histoire, même si Monette « marche ° avec les vivants ».

Toutefois, le cri final qui devrait rester dans l'âme et le cœur est le suivant : « [!] n'y a pas ° de spectacle ! » Immanquablement, le ciel du lecteur se couvre, car il sait avoir été trop souvent spectateur. * ANNE PEYROUSE



AURÉLIEN BOIVIN [comp.]
Contes, légendes et récits de l'île de Montréal
Tome 1 : Montréal : Une ville à imaginer
 Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-du-Chemin, 2013, LXII,
 819 pages

Contes, légendes et récits de l'île de Montréal nous propose un voyage à travers le temps sur une île riche en histoires, en vies, en imagination et en auteurs. Assemblée par Aurélien Boivin, cette anthologie est investie d'une mission, promouvoir la littérature québécoise, qu'il serait aisé de reconnaître dans l'épigraphe : « À ces écrivains et écrivaines d'ici qui ont redonné vie à Montréal par leurs écrits qui témoignent de la richesse de leur imaginaire ». Ce recueil ne leur est pas que dédié, il leur doit tout. Chaque page est constituée des écrits de ces hommes et femmes qui ont su faire briller par les mots la plus grande ville francophone d'Amérique.

L'anthologie s'articule ainsi autour d'un sujet bien précis : l'île et la ville de Montréal. Si certains recueils allient des textes selon les époques ou les écoles littéraires, celui assemblé par Boivin observe deux critères essentiels dans ses choix, que sont la brièveté du texte et la présence de la métropole québécoise. Un ouvrage de cette ampleur, constitué d'un peu plus de 800 pages, se doit évidemment d'être organisé efficacement afin que le lecteur ne se perde pas dans un véritable dédale littéraire. Les textes sont ainsi classés selon différentes catégories, à travers lesquelles nous retrouvons des récits fondateurs à caractère historique, des récits légendaires et contes populaires, des récits fantastiques, de science-fiction et d'horreur, des nouvelles à saveur plus « osée », des nouvelles humoristiques, et enfin des poèmes et des chansons, le tout agrémenté d'une sélection de photographies et de dessins présentés au centre de l'ouvrage. Une rencontre des genres des plus variés est ainsi proposée au lecteur curieux de découvrir ou de redécouvrir Montréal.

Dans cette anthologie, Jacques Cartier côtoie Ariane Moffat, et Dollard des Ormeaux est le voisin de Maurice Richard, dit le « Rocket ». Entre le style de Hubert Aquin et celui de Dany Laferrière, Montréal nous est décrite sous des regards qui peuvent se montrer critiques et fascinés, parfois déçus, d'autres fois éblouis. Après avoir présenté quelques récits flirtant avec l'essai, le recueil offre au lecteur des textes fondateurs pour l'île de Montréal, signés entre autres par Samuel de Champlain et Jacques Cartier. On y découvre les balbutiements d'une ville minuscule ou encore la découverte, par les sujets de France, du Mont-Royal. Cette genèse de la ville fait ensuite place à l'imagination avec des contes et légendes ayant traversé les époques, qui pavent quant à eux la voie aux récits fantastiques, où les librairies dans lesquelles on voyage dans le temps fréquentent les créatures extraterrestres assoiffées de sang du nom de Xil. Le charmant XIX^e siècle laisse ainsi place, en l'espace de quelques pages, à un futur post-apocalyptique digne des pires cauchemars prospectifs. Le tout s'achève par la poésie et la chanson, parmi lesquels trône avec beauté, humour et intelligence « Les œufs limpides » de Marc Favreau. Ce sont près de soixante-dix artistes et auteurs qui peuplent une anthologie qui se veut riche et tournée vers de multiples horizons.

Difficile enfin de ne pas apprécier la lecture de *Contes, légendes et récits de l'île de Montréal*. Tout lecteur peut y trouver son compte, qu'il soit féru d'histoire, amateur de récits fantastiques ou mélomane. Le seul critère à

respecter est ainsi de s'intéresser à l'art québécois et à cette cité belle, vivante, vibrante, métropole qui sait allier modernité et amour de son passé qu'est Montréal. * MICHEL GAUVIN

MIMI LÉPINE
Le jardin du capitaine

Art global, Montréal, 2013, 136 pages

À la fin de son livre, Mimi Lépine mentionne que *Le jardin du capitaine* est né d'une promesse faite à une amie trop tôt disparue. À la lecture, on peut penser que ce devoir de mémoire a versé un baume sur ce départ prématuré, car les historiettes sereines et amusantes qu'elle nous propose se situent sans contredit sur le versant lumineux de la vie.

En puisant abondamment dans les souvenirs d'un *né-natif* de l'île d'Orléans, l'auteure a chaussé les bottes de sept lieues de Tithom, un vaillant petit bout d'homme de dix ans, cramponné à une idée bien arrêtée : prendre la mer, un jour, afin de découvrir le monde. Et il est clair que ce futur capitaine n'a jamais manqué d'astuce ou d'aplomb pour alimenter son grand rêve.

Ce récit, bien campé, nous transporte à Saint-Laurent de l'île d'Orléans, au début des années soixante. Au sein d'une famille traditionnelle de dix enfants, Tithom ne peut se soustraire aux corvées qui, en milieu rural, rythment le cours des saisons, mais qu'importe puisqu'il s'y attelle dans la joie. D'un ton bon enfant, notre héros nous raconte ses aventures tragi-comiques axées, d'une part, sur les coutumes du temps et, de l'autre, sur son désir impatient de monter sur un bateau. Il est à peu près certain que Tithom enrichira les connaissances de ceux qui voudront bien le suivre pour piéger le rat musqué, récolter du bois sur le fleuve, pêcher l'anguille ou chasser le bruant des neiges. Quant aux activités telles que la collecte de l'eau de Pâques, la visite à l'érablière ou la cueillette des pommes, elles échapperont au convenu grâce à la verve pétillante de notre conteur en herbe.

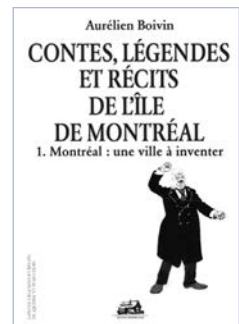
On doit évidemment entrer dans *Le jardin du capitaine* avec son cœur d'enfant, car celui-ci nous convie dans un endroit délicieux, qui possède tous les attributs du paradis perdu. Mais dans la mesure où une enfance heureuse représente notre dernier éden, il est permis, parfois, de prendre plaisir à idéaliser les promiscuités du temps passé et les besognes alimentaires qu'il y avait à abattre.

Ce livre, richement illustré, est le premier de l'auteure qui, d'une manière positive et alerte, nous ramène aux valeurs profondes d'entraide et de vaillance. Le bonheur qu'elle a pris à l'écrire se reflète à chaque page tandis que celui qu'on y puise n'est pas étranger à l'accent d'authenticité qu'elle a su apposer à son récit. * GINETTE BERNATCHEZ

MICHÈLE LESBRE
Écoute la pluie

Héliotrope, Montréal, 2013, 108 pages

Édité en France chez Sabine Wespieser et en même temps au Québec par Héliotrope, *Écoute la pluie*, de Michèle Lesbre, a le même effet sur le lecteur que les précédents : impossible de fermer le livre, même si l'heure du sommeil approche. L'événement central du livre se passe à la troisième page, il s'étend comme de l'huile sur une grande étendue d'eau, calme en apparence.



récits

Une femme a vu sauter un vieil homme sous une rame de métro. Avant de mourir, il lui a souri, le regard calme, lucide, déterminé. Elle voulait attraper le train pour la côte, où elle avait pris rendez-vous avec son amant dans une chambre d'hôtel, toujours la même. Mais cette mort change la donne. Impossible de partir, de faire comme si de rien n'était. Elle passera une nuit entière à errer dans Paris, tandis que se forme un orage sur la ville. « Des éclairs lointains déchirent le ciel, j'aime l'orage et sa grande colère », écrit-elle (p. 35). Comment ne pas y reconnaître ses propres bouleversements – elle se demande si l'amant tient à elle – et la colère qui en résulte. Une colère qui finira par la laisser apaisée, certaine d'avoir (re)trouvé sa place dans son monde, sereine. La mort devant elle, sous la rame de métro, demeure incompréhensible d'abord, puis devient de plus en plus cohérente à mesure qu'elle apprend des bribes sur la vie du vieil homme. Quand elle s'évade de la station de métro – car elle *fuit* le lieu comme si elle se sentait coupable de ne pas avoir reconnu les signes envoyés par les lieux (le sang séché sur un mur, une annonce montrant un jeune athlète, la fragilité du vieillard) –, elle court dans la ville, prise de panique, au sens propre du mot. « Comment mettre fin à ce désordre dans lequel je tente de garder l'équilibre ? Tout ce qui défile dans ma mémoire me prend au dépourvu, m'entraîne dans des zones que j'évite d'ordinaire » (p. 69). Elle se rappelle l'invitation d'une amie, s'y présente, ne supporte pas le bavardage mondain. Elle crie aux invités ce qui s'est passé mais n'est pas comprise, sauf par son amie, qui lui annonce qu'elle entrera à l'hôpital peut-être pour ne pas en sortir vivante.

Dans un bistro où se rencontrent des Argentins exilés, un homme, à qui elle décrit le drame qu'elle vient de vivre, lui murmure : « Son sourire vous a donné quelque chose qu'il faut garder » (p. 79). Il vient de lui dire une phrase, plus énigmatique : « Pour moi, ce tango, c'est comme cette pluie mais à l'intérieur de moi, vous comprenez ? » (p. 78). Ces mots donneront à la narratrice le nécessaire point d'ancrage, ils lui permettront le retour au monde des vivants. À partir de ce moment, « le vieil homme est entré pour toujours dans ma vie » (p. 92). C'est pourquoi elle se promène sous la pluie battante de l'orage sans y faire attention, retrouve son chemin, se laisse tomber dans un fauteuil, s'endort, épuisée et heureuse. À son réveil, elle appelle à l'hôtel sur la côte. Le veilleur de nuit l'informe que l'amant a déjà quitté l'hôtel. Elle lui laissera un message sur son répondeur qu'il ne comprendra que plus tard : « Écoute la pluie... » (p. 102).

Les mots, les phrases, les séquences de la narration de Lesbre vont droit au cœur. Elles font vibrer en nous des souvenirs de toutes sortes, agréables et mauvais, provoquent la pluie intérieure qui lave, purifie, enlève les scories. L'écrivaine choisit ses mots avec un soin infini comme elle sait si bien le faire, le rythme de l'écriture la rend unique. Jamais de sentimentalisme, de mélodrame, plutôt la peinture de l'âme par touches successives avec, au centre, un être en détresse cherchant de l'appui dans un monde qui menace de lui échapper.

Après la première lecture, les livres de Lesbre devraient rester fermés pendant quelques jours, puis être relus. C'est lors de cette deuxième lecture que l'on saisira mieux le raffinement, le rythme, le style maîtrisé de ses livres. Voilà du grand art. * HANS-JÜRGEN GREIF

À la découverte des incontournables

de la littérature québécoise

232 pages • 7,95 \$ • Poésie • **Tableau en couverture** : Hector de Saint-Denys Garneau

Hector de Saint-Denys Garneau

Regards et jeux dans l'espace

suivi de *Les solitudes*



DÈS SA PARUTION, en 1937, *Regards et jeux dans l'espace* fut salué comme l'une des grandes réussites de la poésie québécoise contemporaine. La vigueur qui anime les poèmes de ce recueil n'a échappé à aucun lecteur attentif. Toute poésie exige d'être lue loin du tumulte. D'où vient que celle de Saint-Denys Garneau y invite davantage ? Brève, exigeante, si universelle, elle est un appel vers le haut à un moment où tout incite à rester en bas.

La présente édition reprend l'ensemble de poèmes paru en 1972 dans la célèbre collection du « Nénuphar ».

BIBLIO • FIDES
livres de poche

BF



FRANÇOIS BLAIS

La classe de madame Valérie

L'instant même, Québec, 2013, 401 pages

Nouveau et volumineux roman de François Blais, *La classe de madame Valérie* met en scène vingt-cinq élèves, la plupart originaires de Grand-Mère, ainsi que leur enseignante, Valérie Gauthier. Nous sommes à l'école Lafèche, faisant partie de « la Commission scolaire de l'Énergie » (p. 35). Le terrain est donc connu et, si vous avez lu l'un ou l'autre des six romans précédents, vous savez que l'auteur préfère laisser parler deux personnages, qui, disons-le avec douceur, mènent une vie peu reluisante. Bref, on peut se flatter de reconnaître sur-le-champ « un Blais », par l'intelligence des propos, les situations cocasses, les particularités langagières, la progression presque imperceptible de la narration. Pour ces qualités, et avec *Document 1*, le romancier a reçu le Prix de la Ville de Québec et du Salon international du livre de Québec, distinction qui aurait pu faire de l'ombre à ce nouveau livre, une brique aux pages bien remplies. Mais non, les libraires se frottent les mains, *La classe de madame Valérie* se vend très bien.

Cette fois-ci, vous faites la connaissance de vingt-six personnages (sans compter la famille, les amis, les ennemis de chacun) en 1990, quand les élèves ont onze ans et la maîtresse, vingt-six, ensuite en 1997, quand ils fréquentent le cégep ou se trouvent sur le marché du travail, et enfin en 2011, à l'âge de trente-deux ans, quand les jeux sont faits pour tout le monde. Un *Bildungsroman* (roman d'apprentissage) à grande échelle, alors ? Non, puisque l'écrivain déjoue les attentes du lecteur et à la fin du livre, personne ne saurait dire ce que deviennent vraiment ces individus, eux qui, enfants, avaient rêvé de devenir médecin, éducatrice, concepteur de jeux vidéo, auteure de livres pour enfants, hockeyeur dans la LNH, archéologue ou maîtresse d'école (p. 219-228), alors que nous savons, deux décennies plus tard, que l'un est un terrifiant psychopathe et qu'un autre s'est suicidé. Pour le reste... laissez-vous surprendre, sans oublier, cependant, que la vie n'est pas terminée, qu'elle continue à tourner, aveuglément et sans pitié, qu'elle aura encore mille occasions de détruire des espoirs, d'en créer, de jeter l'un dans la maladie et l'autre non. Autrement dit, d'être aussi imprévisible et cruelle que la Nature, tant honnie par le divin marquis. Si Blais versait dans le mélodramatique (il laisse cela à d'autres, experts en la matière), il poserait

la question « Que sommes-nous devenus ? » à laquelle il n'y a qu'une réponse : « Nous le saurons une fois morts ».

La narration s'échelonne sur trois jours, repris dans les trois temps mentionnés, 1990, 1997 et 2011, qui scindent le livre en trois chapitres principaux. Elle nous fait constamment sauter entre ces années, ce qui peut déranger certains lecteurs, habitués à une suite logique des événements (si l'on peut parler d'« événements » dans les livres du romancier). L'astuce dans la construction et la diégèse consiste justement à créer ce mélange déstabilisant entre synchronie et diachronie : en lisant le roman, il n'est pas permis de demeurer inactif, au contraire. Vous devez vous rappeler du quand, comment, pourquoi d'un épisode si vous voulez savoir le moment, la façon et les raisons d'une action venant du même personnage à l'une ou l'autre étape de sa vie. Sinon, vous perdrez le fil, contrairement aux livres précédents de Blais. Et pourtant !

Avec ce roman, l'auteur ne tourne pas radicalement le dos à sa « première manière » puisqu'il en garde, sous forme de petits chapitres, des épisodes qui ont fait le bonheur de *Document 1* ou de *La nuit des morts-vivants*. Par le morcellement de la narration, on peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'un énorme recueil de nouvelles, d'un collage habilement exécuté où le plaisir manifeste du narrateur en train de dérouler les multiples fils conducteurs ne répond pas précisément au but de l'auteur, celui de briser la « mécanique » des livres précédents. Dans *La classe de madame Valérie*, il crée une énorme diversité dans l'homogénéité et construit en parallèle trois cadres temporels permettant aux personnages de suivre leur destin. Certains des enfants ont la cote du narrateur, comme ce Philippe Châteauneuf, garçon timide et extrêmement doué pour les mathématiques, éperdument amoureux de Marie-Élise Caron, alors qu'elle ne le voit même pas. Cependant, cette sympathie peut s'amenuiser avec le temps, pour entraîner le lecteur à se désintéresser de Philippe mais à observer plus attentivement un autre personnage de la classe. En fin de compte, le narrateur mène le jeu, que le lecteur le veuille ou non, sans que les suggestions, directives voilées et autres habiletés du marionnettiste se fassent sentir.

Une chose est certaine : *La classe de madame Valérie* a écarté les anciennes structures romanesques de François Blais (soyons réalistes : « anciennes » signifie qu'elles remontent à... 2006 !). Avec le roman charnière que voici, l'auteur s'est avancé trop loin : à partir de maintenant, il devra poursuivre dans cette nouvelle voie. Attendons le prochain livre qui sera, j'en suis certain, une surprise. * HANS-JÜRGEN GREIF

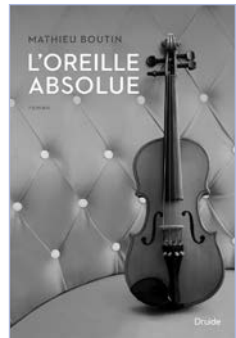
MATHIEU BOUTIN

L'oreille absolue

Druide, Montréal, 2013, 255 pages

L'oreille absolue, c'est l'union heureuse de deux arts bien distincts, la rencontre peu commune des lettres et de la musique. Il ne s'agit pas uniquement d'un roman ayant pour sujet les tribulations de musiciens, mais bien d'un rendez-vous des genres, d'une expérience chimique afin d'unir ces deux éléments. Le résultat est bien ficelé.

Les destins de deux musiciens se croisent à Montréal. David, jeune violoniste habitué aux petits contrats peu payants, tire le diable par la queue et vivote entre les mariages, les réceptions et sa relation avec une jeune musicienne de ses amis. Prêt à bien des sacrifices afin d'améliorer son sort et de rembourser les réparations



romans

effectuées sur son magnifique violon, David rencontre Robert, dans la cinquantaine, musicien dans l'Orchestre symphonique de Montréal. C'est un homme profondément seul, maladroit dans ses rapports avec les autres, et qui prend soin de sa mère atteinte d'Alzheimer. Cette dame, ancienne musicienne respectée, oublie ainsi peu à peu un passé trouble et mystérieux. *L'oreille absolue* est un roman-concert où les musiciens se rencontrent et apprennent à s'aimer, un roman qui sait se parer de sensualité sans tomber dans la vulgarité. Nous assistons ainsi à la formation d'un orchestre d'amitié au cœur duquel les vies et destinées se recourent d'une manière fort singulière.

Mathieu Boutin nous offre une fresque sur l'amour sous toutes ses formes, celui qu'on ressent envers une personne, mais également celui qu'on ressent envers la musique ou envers l'instrument lui-même, objet d'un fétichisme musical partagé par de nombreux protagonistes. Il s'agit également d'une histoire sur ce que l'on veut et ce que l'on possède, sur le pouvoir de l'argent, sur celui de la réputation, sur les classes sociales et l'espace qu'occupe le musicien au sein de la société, d'une histoire sur les choix qui s'imposent à ceux qui désirent poursuivre leurs rêves, malgré les embûches et malgré ce que les gens peuvent penser. Un vrai musicien sait ignorer le mépris des « puissants ».

La forme est classique, l'œuvre étant divisée en quelques courts chapitres, mais dissimule un secret en ses dernières pages. Un étrange appendice nommé « Références musicales » clôture l'œuvre et est particulièrement original. Le lecteur est invité à une relecture, accompagnée cette fois d'une trame sonore, constituée d'un index des pièces musicales mentionnées dans le roman. Chaque chapitre a ainsi droit à une prime auditive, le troisième chapitre se savourant aux sons de Bach et de Schumann, le cinquième ayant droit à une touche de Beethoven.

Habitué aux livres pour la jeunesse, Mathieu Boutin signe ici son premier roman destiné à un public adulte. L'œuvre mérite le détour par son originalité et un style qui marie bien les dialogues vifs et une narration omnisciente permettant de pénétrer l'esprit des différents personnages. Le vocabulaire de luthier appliqué à la vie, qui surprend dans les premières pages, est toujours présent par la suite, mais semble s'imbriquer parfaitement au récit, comme une langue que l'on aurait apprise en quelques heures. Voilà certes une belle œuvre, qui nous invite à franchir les portes des coulisses et à découvrir ceux et celles qui consacrent leur vie à la musique. ✱

MICHEL GAUVIN

CHRISTINE BROUILLET

Saccages

La courte échelle, Montréal, 2013, 319[1] pages

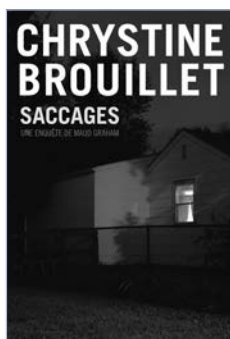
Dans *Saccages*, la treizième enquête de Maud Graham, Christine Brouillet, la Reine incontestée du polar québécois, aborde sans maquillage les thèmes de la pédophilie et de la vengeance. L'intrigue, qui se déroule encore à Québec et sa banlieue, s'amorce avec le meurtre de Jean-Louis Carmichaël, un comptable que l'on dit sans histoire, du moins en apparence, et que tous ses voisins d'une rue paisible de Neufchâtel décrivent comme un homme dévoué, engagé et respecté dans sa communauté. Mais, avec son flair habituel, devenu presque proverbial, Maud Graham, la plus célèbre enquêtrice du Québec, sait qu'il y a une anguille sous roche et ne tarde pas

à reconstituer le passé trouble et à découvrir les secrets bien gardés de cet homme que même son fils Jérôme semble détester. Ce dernier sait que son père était loin d'être le personnage que l'on croyait et qu'il a laissé derrière lui un lot de jeunes victimes qu'il a recrutées dans les rencontres, réunions et fêtes qu'il organisait dans son quartier pour lever ses éventuelles proies. Mais qui lui en voulait à ce point pour l'éliminer ainsi d'une façon aussi radicale ? Qui a voulu se faire lui-même justice en se débarrassant de cet homme menant une double vie ? C'est à ces questions que doit répondre Graham, bien secondée par ses mêmes acolytes que ses lecteurs assidus aimeront croiser, les Michel Joubert, Tiffany McEwen, André Rouaix, Alain Gagnon, son compagnon de vie, Maxime, son presque fils adoptif, qui a atteint sa majorité et qui connaît son premier amour, Grégoire et quelques autres. En prime, ces mêmes lecteurs font la connaissance de Rebecca Delage, une jeune artiste montante dont la chanson « Saccages » fait un tabac dans les radios de la ville. Cette jeune femme, qu'on apprend à connaître par petites touches, en remontant dans son passé difficile, a déjà côtoyé la victime, son voisin, dont elle a même incendié la maison, crime demeuré inexplicable qui l'a conduite dans un centre de réadaptation où elle a souvent attenté à ses jours, avant d'en sortir à sa majorité. Comme d'autres fillettes, elle a été abusée par la victime, qu'elle aurait bien pu assassiner par vengeance. Elle en veut aussi à son beau-père, Alex Marceau, un photographe, qui ne l'a jamais défendue, encore moins délivrée des mains de son prédateur sexuel. Et il y a encore le fils de la victime, Jérôme, qui, dans son enfance, a été attiré par Rebecca, qu'il a perdue de vue, à la suite de l'incendie de la maison de son père et d'un déménagement forcé dans un autre quartier de la ville.

Les suspects sont donc nombreux, tout comme les rebondissements auxquels nous ont habitués Brouillet et son héroïne Graham. Cette dernière a vieilli quelque peu, ayant même atteint la cinquantaine, ce qui la désole et la dérange. Mais elle a toujours le même talent, le même regard aiguisé, perspicace, le même souci de poursuivre les criminels. Elle aime toujours la fine cuisine, les bons vins et laisse voir son goût unique pour les thés recherchés : le Kabusecha de Uji (p. 101), le Oolong (p. 239), le Gyokuro Shuin (p. 270). Elle ne comprend pas que ses collègues apprécient tant le café infect de la centrale de police qu'elle déteste.

Au fil du temps, elle s'est attachée encore davantage à Maxime, qu'elle a recueilli il y a déjà quelques années et qu'elle apprend à apprécier, d'autant plus qu'il a reçu une lettre de sa mère naturelle avec une demande bien spéciale : secourir sa demi-sœur qu'il ne connaît pas, atteinte de leucémie et qui réclame son aide pour une ponction de la moelle osseuse (p. 145) dans un hôpital de Toronto. Si Maud est inquiète, elle apprécie le geste de celui qu'elle veut à coup sûr protéger.

Encore une fois, Brouillet sait nous entraîner dans son entêtement et sa détermination à résoudre un sordide meurtre et à punir le coupable. Elle sait maintenir l'intérêt d'un couvert à l'autre, sans se perdre dans des explications tordues, et construire une intrigue bien structurée, ponctuée d'éléments en apparence étrangers qui finissent par s'emboîter, au fur et à mesure que l'histoire se déploie. Il est à espérer que son héroïne retardera sa retraite pour notre plus grand plaisir. Il serait dommage que l'été prochain, on ne retrouve pas une autre aventure de Maud Graham. ✱ AURELIEN BOIVIN



GENEVIÈVE DAMAS

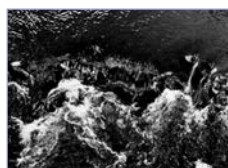
Si tu passes la rivière

Hamac, Québec, 2013, 151 pages

Publié d'abord en Belgique aux Éditions Lucie Wilquin en 2011, puis réédité chez Hamac, à Québec en 2013, *Si tu passes la rivière* a mérité à son auteure, la comédienne et metteuse en scène Geneviève Damas, dont c'est le premier roman pour adultes, le prix des cinq continents de la Francophonie et le prix Rossel. Ce roman met en scène François Sorrente, le narrateur, un adolescent attardé de dix-sept ans, qui se considère comme un « fada avec de l'air dans la tête » (p. 95). Sur la ferme de son père, un être autoritaire, tout comme ses deux frères plus âgés, il a comme travail de garder les cochons auxquels il confie ses joies (plutôt rares) et ses peines (plutôt nombreuses). Car, depuis le départ inexplicable pour lui de sa sœur Myriam, qu'il considère comme sa mère, mais qui a franchi la rivière malgré l'interdiction du père, il subit les sévices et les ordres du paternel et de ses deux frères, qui abusent de lui. Il ne connaît pas non plus les raisons du fait que sa mère n'est plus là. Il est toutefois convaincu qu'il y en a une, puisque même les cochons en ont une. Aussi, pour éclaircir ces mystères, demande-t-il l'aide de Roger, le curé du village jamais nommé, pour lui enseigner l'alphabet, afin d'être capable de trouver les noms de ses êtres chers, qu'il croit morts, comme son frère Jean-Paul, en lisant les noms sur les épitaphes dans le cimetière. Les grimoires de la paroisse sont toutefois muets sur la mort de sa mère. Ce n'est que plus tard qu'il apprendra la vérité, qu'il faut taire pour ne pas détruire l'intérêt des éventuels lecteurs et lectrices, que l'on souhaite nombreux. Car *Si tu passes la rivière* est un roman rempli d'émotions qui nous laisse, à la fin, bouleversé, pantois, devant une telle situation. Comme moi, vous serez subjugués, conquis par la belle naïveté du jeune François, par le style qu'il utilise pour dire sa détresse, un style qui épouse celui de l'oralité avec ses nombreuses inversions (« Il m'attendait, le Roger », p. 23), ses tournures de phrases inversées (« car triste je n'aime pas qu'on dise de moi, p. 24 ; « avec le père si triste je suis, je risque de prendre une taloche », p. 24 ; « parce que très pâle elle devenait soudain », p. 98), décorées d'images de toutes sortes, lui qui est devenu « l'ami des mots » (p. 119), après s'être perçu, parce qu'il ne savait pas lire, « comme un aveugle perdu dans une forêt » (p. 59).

Au cours de sa quête, car quête il y a, François cherche ses origines dans l'espoir de découvrir sa propre identité. C'est un garçon sensible, capable d'émotion, d'une grande générosité, toujours prêt à aider les autres. Il rêve de sortir de la condition de dépendance dans laquelle son père, par ses interdits, et ses deux frères, par l'emprise qu'ils exercent sur lui, veulent le garder coûte que coûte. On sent qu'il est appelé à de belles choses, mais il lui faudra apprendre à s'affirmer et à apprivoiser son environnement, la rivière en particulier, comme il l'a fait avec ses amis les cochons. Son apprentissage, à la fin de son récit, n'est pas terminé, mais il a appris plein de choses, grâce en particulier au contact du curé et de deux vieilles femmes. Il a agrandi ses horizons et découvert enfin le bonheur, après avoir connu une vie de misère, ponctuée de violence. À lire à petites doses et à relire pour la leçon de courage que nous donne le jeune héros.

● AURÉLIEN BOIVIN



Geneviève Damas

Si tu passes la rivière

ÉDITIONS LUCIE WILQUIN



Ramón Díaz-Eterovic

Le deuxième

vœu

MÉTAILIÉ

romans

RAMÓN DÍAZ-ETEROVIC

Le deuxième vœu

Traduit de l'espagnol (Chili) par Bernardo Toro

Éditions Métailié, Paris, 2013, 251 pages

Ramón Díaz-Eterovic, un auteur chilien d'origine croate, publiait, trois ans avant la fin du régime militaire, *La Ciudad está triste* (*La ville est triste*), roman qui reste encore à traduire en français. Là, il avait déjà exprimé ses convictions politiques par son personnage de Heredia, détective privé, qui révèle les terrifiantes exactions du régime militaire envers les dissidents. Depuis, Díaz-Eterovic n'a cessé d'accumuler des prix littéraires, dont plusieurs prestigieux.

Ce qui rend son détective si attachant, c'est de vieillir avec lui et son chat Simenon, avec lequel il a de longues discussions ouvrant de nouvelles pistes d'exploration. Comme bien des auteurs de polars américains et européens (pensons au Suédois Henning Mankell, par exemple), l'écrivain a créé un personnage quelque peu blasé devant la méchanceté humaine. Son métier lui fait prendre souvent un verre de trop. Il passe des nuits blanches. Ses conquêtes féminines impressionnent même Simenon. Son bureau est un horrible fouillis, irrécupérable.

Cette fois, il s'agit de clarifier deux questions. D'abord, un client, Chilien émigré, que sa conscience travaille, le poussant à quitter son poste en Allemagne pour retrouver son père âgé, n'a que peu de jours à sa disposition. Heredia comprend qu'il se montre impatient, mais de là à le taxer de fainéantise quand celui-ci est en train de découvrir un trafic de vieillards révoltant... Ensuite, le détective reçoit, quarante ans après la mort de sa mère, une enveloppe avec quelques clichés en noir et blanc qui la montrent en compagnie d'un homme. Ce dernier s'apprête à monter dans un train. Heredia, qui avait été placé dans un orphelinat à l'âge de cinq ans, n'a jamais connu son père. Il soupçonne que l'homme sur la photo pourrait être celui qu'il réinvente sans cesse depuis son enfance. Il se met donc à la recherche d'indices pouvant l'aider à résoudre l'une et l'autre des énigmes.

Le bureau-appartement de Heredia se trouve dans l'un des quartiers malfamés de Santiago, où il connaît beaucoup d'individus du monde interlope : prostituées, proxénètes, parieurs, tout en gardant de bons contacts avec la police. Malgré ses nombreuses aventures et conquêtes, aucune femme n'a encore pu lui mettre la corde au cou ; le souvenir de sa mère, abandonnée par son amant, le fait reculer devant le mariage. Bien entendu, il réussira dans les deux entreprises – le titre du roman s'explique par un message de sa mère – sans toutefois atteindre pleinement son but.

Naturellement, on ne peut révéler l'issue d'un bon polar. Celui-ci répond en tous points de vue aux exigences du genre : créer dès le début l'atmosphère où se déroule l'action, ici, celle de la capitale chilienne, peinte avec des coups de pinceau énergiques ; camper les personnages, tant ceux liés à Heredia que ses adversaires ; faire ressortir le but principal, la « morale » de l'histoire (ici, la condition des personnes âgées, surtout dans des maisons de retraite clandestines, et les maladies frappant les vieillards). En quelques pages, nous savons où l'auteur veut nous mener. Ce qu'il fait avec bravoure. À tout moment, le lecteur se rend compte du métier de l'écrivain sans que le côté technique de l'écriture se fasse sentir. Une belle lecture pour se reposer après une longue journée ou pour un weekend pluvieux, le chat sur les genoux et un verre de la boisson favorite à la portée de la main. ● HANS-JÜRGEN GREIF

MAUDE FAVREAU

La fée des balcons

Druide, Montréal, 2013, 235 pages

L'histoire se déroule dans les années 1980. Valentine a dix ans, porte des lunettes aux verres épais comme des fonds de bouteille, se fait bientôt poser des broches et, bien sûr, est amoureuse du plus beau garçon de sa classe. Elle habite dans un petit appartement avec ses deux chats et sa mère, qui n'en est pas vraiment une, trop fragile, égarée entre un sommeil éthylique ou une folle envie de tout dépenser. Valentine porte sa clé autour du cou, cuisine pour sa mère, la recouvre lorsque cette dernière s'endort pour toute la journée. Valentine, c'est un peu comme la maman de sa maman, voguant au gré des humeurs de cette femme qui ne la voulait pas. Car sa mère, c'est à la fois son grand amour et sa profonde tristesse.

Heureusement qu'il y a les virées à la campagne, chez ses grands-parents. Là s'ouvre un monde plus stable où même sa mère semble renaître un peu, un pâle sourire aux lèvres. Valentine se laisse gâter, s'amuse avec ses cousins et retrouve enfin, pour un certain temps, l'impression d'être une enfant.

Le roman se découpe en petits épisodes, chaque chapitre présentant une fenêtre sur la vie de Valentine, avec un titre pour chacun : « Les grandes tristesses », « Les lendemains de veille », « Toute seule dans un tableau fou », pour ne nommer que ceux-là. Le seul qui n'en a pas est le premier chapitre, lorsque Valentine, qui n'a pas vu le temps passer pendant qu'elle jouait chez une amie, télé-

phone à sa mère qui la recherche, paniquée. Valentine tente de lui parler, mais sa mère n'écoute même pas la voix de sa fille à l'autre bout du fil et finit par s'évanouir. Ces deux pages pourraient contenir toute l'histoire de ce roman : celle d'une petite fille qui a vieilli trop vite, la dure réalité se confrontant à son imaginaire.

Lorsqu'un auteur décide d'emprunter la voix d'un enfant, le défi est souvent trop lourd : on peut facilement vaciller dans le cliché ou la fausseté, dévoilant un narrateur-enfant trop mature, trop articulé. D'autant plus que, dans le cas de Maude Favreau, il s'agissait d'un premier roman. Pourtant, il faut admettre que Valentine prend vie sous la plume juste et imagée de la romancière et qu'on y croit. La petite fille est vive et intelligente, nous ouvrant un monde où l'on peut facilement se reconnaître, comme si notre enfance n'était pas si loin. Oui, c'est cela : Favreau permet de faire le pont entre cette Valentine arrogante et rêveuse et notre propre jeunesse, alors que tout était possible. Même si, pour Valentine, tout ne se termine pas en conte de fées. * MARIE-MICHELLE POULIN

MARTIN GAGNON

Les effets pervers

Le Quartanier, Montréal, 2013, 156 pages

Le premier roman de Martin Gagnon, *Les effets pervers*, a d'abord été publié chez Lanctôt en 2000. Victime, comme bien d'autres livres, d'un pilonnage hâtif, il serait tombé dans l'oubli si la maison d'édition Le Quartanier n'avait pas souhaité actualiser ce texte, disons-le, « dérangeant ».



L'UQAT, UN MONDE D'ÉDUCATION

**HUMAINE
CRÉATIVE
AUDACIEUSE**

**DES PROGRAMMES
BRANCHÉS SUR LA RÉALITÉ SCOLAIRE**

- Certificat en accompagnement à l'enseignement primaire
- Certificat en accompagnement à l'enseignement secondaire
- Microprogramme de 2^e cycle en prévention de la violence au secondaire
- Programme court de 2^e cycle en intervention dans les petites écoles et les classes multiâges en réseau (offert sur le Web)
- Microprogramme de 2^e cycle de formation à l'enseignement de l'anglais intensif au niveau primaire (offert sur le Web)

**POUR DÉVELOPPER VOS COMPÉTENCES,
AUGMENTER VOS CONNAISSANCES ET
ACQUÉRIR UNE EXPERTISE!**

Information :
1 877 870-8728 poste 2224
sc-education@uqat.ca
uqat.ca/education



ISABELLE RIVEST, DIPLÔMÉE EN ENSEIGNEMENT AU SECONDAIRE

UQAT
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

uqat.ca

En dépit du sujet, nous ne sommes pas en présence d'un suspense policier traditionnel. En revanche, si le *thriller* doit faire frissonner, ce livre transcende le genre. D'emblée, le narrateur (nous ne connaissons que son point de vue) se présente comme étant « le tout premier véritable tueur en série » de l'histoire du Québec. Du moins dans la première mouture du roman puisque dans la version remaniée qui nous est offerte l'auteur a renoncé à délimiter géographiquement la notoriété de son héros. Et puis, on apprend que ce dernier refuse ce titre, lui préférant celui de « tueur à multiples séries ». Ses victimes, au nombre de neuf, forment des trios : trois enfants, trois femmes célibataires, trois vieillards... Aux yeux des psychologues, ce nombre est un bon indicateur « de la pulsion commençante », mais l'homme y voit plutôt la fin d'un cycle : « la marque d'une liberté qui se reprend au moment même où tout le monde s'attendrait à ce qu'elle se perde » (p. 40). Philosophe de formation (au même titre que l'auteur), le narrateur s'inspire de ses maîtres à penser pour justifier, à grand renfort de raisonnement, l'injustifiable. Son argumentation repose en partie sur cette prémisse : « Je tue parce que je sais fort bien que je pourrais ne pas le faire » (p. 47). En faisant appel à Descartes et Wittgenstein, il a tenté de soutenir dans sa thèse de doctorat « que l'instinct du tueur constitue le trait le plus caractéristique des grands philosophes » (p. 63).

En dehors de son intelligence diabolique, l'homme ne possède rien qui peut le racheter aux yeux du lecteur. Et les haut-le-cœur risquent de jaillir lorsqu'il nous raconte par le menu l'exécution de ses crimes. Violence, sadisme, dépravation, scatologie... Est-ce que cette horreur doit servir de contrepoids à la redoutable dialectique du personnage ? Seul l'auteur pourrait répondre à cette question. Ironiquement, celui-ci s'est d'ailleurs tourné vers la psychologie pour conclure son livre, mettant en scène un dernier épisode d'une folie sanguinaire. Un dénouement plus corsé que celui qui nous attendait dans la première version de l'histoire (les changements apportés au texte sont toutefois mineurs).

Ce roman érudit et acéré a été comparé à *American Psycho* de Bret Easton Ellis. Bien écrit, dans un style soutenu fabriqué à l'image du narrateur, il possède des qualités littéraires certaines. Et puis, son auteur s'est accordé une liberté entièrement affranchie de tout désir de séduction, ce qui n'est pas tellement courant. Si pour lui la mission de l'écrivain consiste à sortir le lecteur de sa zone de confort, eh bien... chapeau ! * GINETTE BERNATCHEZ

HANS-JÜRGEN GREIF

La colère du faucon

L'instant même, Québec, 2013, 285 pages

Hans-Jürgen Greif n'aime pas se répéter. Ses essais et articles sur la littérature québécoise, ses romans (*Orfeo*, *Le jugement*, *M.*, *Job et compagnie*), ses récits à quatre mains écrits avec Guy Boivin (*Le temps figé*, *La bonbonnière*), comme ses recueils de nouvelles (*Berbera*, *Solistes*, *Le chat proverbial*), en témoignent : ils touchent les sujets les plus variés. Fidèle à cette habitude, dans son dernier roman, *La colère du faucon*, il plonge dans sa propre enfance, dans le land allemand de la Sarre, à la fin de la Seconde Guerre mondiale : une thématique tout à fait inédite dans son œuvre.

Si le sujet est neuf, ce roman met au jour une préoccupation qui traverse toute l'œuvre de Greif : explorer les travers humains, tenter de comprendre le mal, se résoudre à l'accepter comme caractéristique intrinsèque des hommes, lesquels, dès que les circonstances le permettent, ne tardent pas à devenir violents, cruels, corrompus, imbus de pouvoir. D'où peut-être une conclusion – que Greif ne formule pas directement, car il ne fait pas dans la morale : oublions l'angélisme, il faut des institutions !

Comme toujours chez Greif, le sujet est vivement brossé, l'histoire est solidement construite, et rien n'est laissé au hasard. Le roman raconte l'histoire du jeune Falk, dont le père est en poste à Paris pendant la guerre, et d'où il reviendra avec un lourd bagage – que l'on soupçonnera tout au long du roman, jusqu'à ce que, à la toute fin, surgissent quelques pistes de réponse. À noter que Falk signifie « faucon » en allemand, un prénom populaire sous les Nazis. Plus intéressant encore, il faut aussi relever que Greif se traduit en français par « griffon ». Mais de là à tracer un parallèle entre l'un et l'autre, il y a un pas qu'il vaut mieux ne pas franchir, au dire même de l'auteur. Certes, il a passé son enfance dans la région de la Sarre, à la frontière de la France, comme son personnage. Et, comme lui, il a connu le statut bilingue de la région alors sous protectorat français et, surtout, les privations de l'après-guerre. A-t-il également connu les affres d'un père déchu, compensant par la violence son échec et sa détresse ? L'auteur affirme que non. Comme il soutient que la photo qui orne la page couverture du roman n'est pas de lui, malgré les apparences. Greif n'est pas à un jeu près, il nous l'aura souvent montré dans ses romans antérieurs, à la symbolique toujours riche et subtile et aux références innombrables. L'intérêt d'ailleurs n'est pas tant de déceler jusqu'où nous pouvons tracer des parallèles, que dans la qualité de la reproduction d'une époque négligée par les historiens comme par les romanciers. Les perdants ne séduisent guère, c'est connu. Et si on s'est souvent penché sur le miracle allemand d'après-guerre, bien peu a été dit des années qui ont tout juste suivi la fin de la guerre, et qui n'avaient rien de miraculeux.

Au-delà de l'art très abouti avec lequel l'auteur mène son récit, captivant et très instructif sur cette époque obscure du XX^e siècle européen, ce qui frappe, dans ce nouveau roman, ce sont les sentiments qu'il fait naître chez son lecteur, des sentiments violents auxquels Greif ne nous avait guère habitués. Au premier chef : l'injustice. Les rapports du père avec le fils sont si crédibles, si finement dessinés que le lecteur ne peut que se révolter devant les tristes travers de l'ogre. Comme d'ailleurs il ne peut que ressentir intensément la méchanceté du frère aîné, l'amour mais aussi l'indifférence de la mère et, surtout, la belle et chaleureuse sagesse du grand-père maternel, dont la présence réussit toujours à atténuer la dureté du récit, à rendre l'humain plus amène.

À travers ces sentiments richement déployés, on ne peut qu'être sensible à l'omniprésente ambiguïté des choses, qui transparait dans l'ensemble du roman. Tout est ici question de frontière, parfois bien poreuse : entre la France et l'Allemagne d'abord, puis entre la résignation et la colère, l'aveuglement et la folie, l'insouciance et la méchanceté, l'amitié et la passion. Un jeu de balancier qui laisse le lecteur à la fois séduit et abasourdi. Voilà certes un grand roman de la condition humaine. * LOUIS JOLICŒUR





JOANNA GRUDA
L'enfant qui savait parler la langue des chiens

Boréal, Montréal, 2013, 253 pages

Avec *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*, Joanna Gruda offre à lire le récit d'un petit Juif de Pologne qui chemine à travers la France dans diverses familles d'accueil au cours de la Seconde Guerre mondiale. Conçu au cœur de la résistance rouge, l'enfant, élevé par sa tante et son oncle, découvre un pays étrange du nom de France et une langue étrangère, le français. L'orphelinat de l'Avenir social et les rares visites de la mère du petit Julian devenu Jules dans l'Hexagone fait alors place à un jeu de cache-cache à travers la France occupée. Les années se suivent mais ne se ressemblent pas, une saison étant comblée par les travaux de la ferme, alors que, durant la suivante, on enseigne la langue de Molière à un soldat de la Wehrmacht. Premières amours et amitiés solides croisent le chemin d'un gamin hors de l'ordinaire qui traverse la vie au gré d'un *bildungsroman* de l'enfance. Une question demeure : quelle est donc cette langue singulière qui permet de se faire obéir par les chiens ?

« Quand j'étais petit, j'avais des parents. Et aussi, un oncle et une tante. Après, on m'a mis à l'orphelinat. Puis ça a été la guerre, comme pour tout le monde. Après la guerre, j'avais des parents. Et un oncle et une tante. Mais ce n'étaient plus les mêmes ». C'est sans appel, le lecteur est accroché par un *incipit* à la cadence empressée. La mise en matière est honnête, à l'image d'un roman dans lequel tourbillonnent l'enfance et l'adolescence du narrateur en quelques 250 pages. Le texte défile rapidement sous nos yeux, scindé en chapitres très brefs. Le ton est vif, accentué par l'utilisation constante du verbe au présent, comme si l'épopée se vivait au jour le jour plutôt que par la voie du souvenir. Cette vivacité dans la langue répond à celle du héros, petit être brillant à l'esprit mature et aiguisé qui renferme une incroyable capacité d'abnégation. Le tout est servi avec une certaine naïveté baignée dans les phrases courtes et la langue tranchée au couteau. L'utilisation du temps présent peut parfois nous berner et procurer l'illusion que nous avons affaire à un narrateur enfant, mais un certain recul quant aux événements décrits et le niveau de langue utilisé, qui ne peut être maîtrisé que par un adulte, nous évite les gazouillis et autres babillages, et permet de s'immerger dans un journal intime écrit *a posteriori*.

La vie sous l'occupation a inspiré de nombreuses œuvres touchantes et percutantes, testaments de la peur et de la souffrance. Gruda nous offre quant à elle le souvenir d'une jeunesse hors du commun, à une époque qui ne l'est pas moins. Le roman sur la vie de ce jeune Juif polonais est original en ce sens qu'il est exempt de trains bondés, de granges dans lesquelles on se cache durant des semaines et de camps de la mort. Un destin polonais qui n'est pas larmoyant, mais bien agrémenté d'une jolie part de joie et d'émerveillement, recette d'une enfance qui aura eu le bonheur d'échapper en quelque sorte à la barbarie mécanisée du XX^e siècle.

Gruda signe, avec *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*, son premier roman. L'auteure nous livre un très bon roman, qui combine savamment rythme efficace, intrigue et humour. Avec ces débuts prometteurs, espérons qu'elle aura la piqûre. * MICHEL GAUVIN



ÉLISE LAGACÉ
La courte année de Rivière-Longue

Hurtubise, Montréal, 2013, 200 pages

« Personne ne sort du village de Rivière-Longue depuis longtemps. Certains y sont nés, d'autres y ont atterri par hasard, mais jamais personne n'en est ressorti. Pas même les pieds devant » (p. 9). Ainsi débute *La courte année de Rivière-Longue*, un roman qui tient beaucoup du conte, comme si la rivière du titre était tout droit sortie des histoires d'antan, de celles qu'on racontait au coin du feu, quand les enfants n'arrivaient pas à dormir le soir.

Pourtant, ce roman n'a rien d'un conte pour enfants : Rivière-Longue est un village fermé qui redoute l'Ailleurs. Personne ne se parle, personne ne se dévoile. Les passions n'ont pas leur place, l'amour, encore moins.

C'est de cet univers hostile qu'Aline s'enfuit, un soir, sans faire ses bagages pour ne pas risquer de changer d'idée. Alors que son mari dort à ses côtés, elle quitte la maison qu'elle habite depuis plus de dix ans. Les remords la tirent par-derrière, mais elle avance tranquillement dans le village endormi, sans se retourner. Elle sait qu'elle n'aura pas la force de regarder au-dessus de son épaule. Car elle s'en va le cœur lourd, laissant sa fille Marcelle derrière elle.

Pour les villageois de Rivière-Longue, Aline est fautive. Eux n'ont jamais rien entendu : il ne s'est rien passé. Personne ne parle du départ d'Aline ou de la violence qu'elle a subie pendant toutes ces années. C'est comme si la jeune femme n'avait jamais existé.

Puis un « étrange » débarque un jour et s'installe au village. S'agglutinent alors autour de Roland tous les marginaux du village : Mario le simple d'esprit, le bon et doux Martin le pêcheur, Gitane l'avocate, la petite Simone, enfant de trois ans qui parle comme un adulte, et Marcelle, la fille d'Aline. Ensemble, dans ce qu'on pourrait appeler une famille, ils se lancent dans la réalisation d'un grand projet : celui de bâtir une maison pour Aline. Car Roland, lié à Aline par les lettres qu'elle a écrites pour sa fille et qu'il est le seul à lire, se dit qu'elle reviendra peut-être. Oui, Aline reviendra sûrement lorsqu'elle aura une nouvelle maison à habiter.

Cette histoire est racontée d'un seul souffle et est portée par un style à la fois percutant et sensible. L'écriture faussement naïve et pleine d'images oscille entre le conte et le théâtre, entraînant le lecteur dans un ailleurs lourd de silences et de non-dits. Pourtant, la lecture se fait en douceur, avec plaisir et intérêt. Voici donc un premier roman agréable à découvrir, là où l'humour et le mystérieux côtoient la nature dans une désinvolture étonnante.

* MARIE-MICHELLE POULIN

PIERRE-LUC LANDRY
L'équation du temps

Druide, Montréal, 2013, 232 pages

La quatrième de couverture, photographie conceptuelle de Carlos Henrique Reinesch, propose une suspension du temps. L'horloge est là, suspendue dans les airs, dans une nature difficile à cerner, comme si le temps n'était qu'une idée d'éternité arrachée du néant. Car le temps, dans ce roman, semble un personnage à part entière. Les trois protagonistes qui se partagent l'histoire n'ont de cesse de le rechercher, de le fuir, de le comprendre. Gouvernés par cette soif qui les amène à osciller entre le vide et la transcendance, tous les trois

s'accrochent au temps qui passe, le pourchassent, s'en approchent un peu avant de totalement le perdre de vue. Et, à travers cette quête, peut-être essaient-ils de se saisir eux-mêmes.

Le roman est composé de trois parties, chacune divisée de façon distincte. La première donne la parole aux trois personnages : Ariane, Émile et Francis. Bien qu'ils prennent tour à tour la parole, on sent le changement de narrateur pour chacun d'eux : l'écriture de Landry permet clairement de comprendre le changement de ton, la maturité de l'un et l'individualité de l'autre. Entre eux trois se tissent des liens qui installent lentement la trame de cette intrigue. Francis, surtout, semble celui qui les réunit, comme on le découvre au fil des pages.

La deuxième et la troisième parties se fragmentent respectivement en moments de la journée (nuit, matin, avant-midi...) et en lieux (Montréal, Québec, Vancouver, Paris...), autant de façon de donner du rythme à l'histoire. D'ailleurs, le temps semble s'accélérer dans ces deux parties, comme si la lenteur du début se lassait et ouvrait sur des fragments, de petits chapitres qui offrent des instantanés, pratiquement des arrêts sur images. Le réel n'est plus ce qu'il semble être, concret et prévisible. Il se fracture, dérape lentement vers des incohérences qui perturbent les personnages. On sent un effet entonnoir, comme si le temps venait d'emprunter une voie qui l'aspire, de plus en plus vite. Ariane, Émile et Francis ne reconnaissent plus le monde qu'ils habitent, déboussolés qu'ils sont par la réalité.

L'équation du temps nous amène dans un monde qui nous échappe, comme s'il y avait autre chose derrière les mots, les phrases sur les pages. La recherche d'un double sens s'accroît d'autant plus que le romancier sème certaines réflexions qui ne trouvent pas réponse, comme ces notes que Francis reçoit et qui soulèvent le doute : peut-être est-il fou ? Et si rien de tout cela n'était réel ? Et si nous ne pouvions saisir exactement le mal-être, la quête de ces trois personnages... Car nous sommes un peu comme eux : à la recherche de ce temps qui passe et, à travers lui, de notre propre vacuité. Il s'agit d'un premier roman captivant, de ceux qui nous restent en tête pendant longtemps. Pierre-Luc Landry nous offre une réflexion étonnante, tout cela dans une écriture prometteuse et un style empreint de réalisme. * MARIE-MICHELLE POULIN

GRÉGORY LEMAY

C'était moins drôle à Valcartier

Héliotrope, Montréal, 2013, 158 pages

Après son excellent roman *Les modèles de l'amour* (2011), d'un humour grinçant, désopilant, souvent noir, voici une non moins étonnante histoire racontée par Grégory Lemay. L'action se déroule pendant l'été 1991. Le narrateur-auteur raconte ses « aventures » comme recrue des Forces canadiennes à Valcartier, près de Québec. Il y va avec son meilleur ami, Benoît. Hélas, leur amitié s'effrite rapidement à cause de la jalousie dudit Benoît, incapable de digérer le fait que Grégory ait pu faire la conquête de la belle Julie-Nathalie lors d'une permission. S'ensuit la première agression, laissant percer l'abrutissement dans lequel a glissé l'ami dès son arrivée à la base, combien l'a tordu l'omniprésente virilité régnant parmi ces jeunes, incapables de maîtriser leurs dérèglements hormonaux permanents (du moins pendant quelques années encore). La seconde agression aura lieu après l'absurde exercice de la « guerre de trois jours », guerre noyée dans la pluie

et l'ennui. Il faut savoir ce que font les recrues pendant les jours d'entraînement : exercices physiques de toutes sortes (les redressements assis ont la cote), courses, traversées de rivières, se faire piquer par les moustiques, coucher avec son fusil, avaler une nourriture assez infecte. Et, bien sûr, profiter des permissions et retourner à Boucherville, de préférence auprès de Julie-Nathalie à la famille drôlement ouverte d'esprit, ou, rarement, chez lui, dans le triste appartement de sa mère.

Parmi tous ces futurs soldats *in spe*, des spécimens extraordinaires, comme ce magnifique type du nom de Woost : baraqué, grand, blond, d'une perfection absolue, alors que les autres sont aspirés par la bêtise commune qui s'empare de bien des adolescents à la fin de leur secondaire. Une exception (il y en a sans doute d'autres) est le narrateur, trop critique, trop lucide pour tomber dans le panneau. Il a rejoint l'armée pour empocher 275 \$ par semaine, en espérant que le temps ne s'étirera pas trop et que l'ennui soit supportable. Il s'est trompé. Ces mois seront sa pire expérience pendant sa jeunesse. « [R]ecrue » est féminin. « Soldat », « caporal », « sergent », « adjudant », « capitaine », etc., sont tous masculins. La recrue, quoique garçon ou homme, est une sorte de fille dans la hiérarchie militaire. La recrue, c'est la fille de l'armée » (p. 35) C'est pourquoi il lui faut *continuellement* prouver sa masculinité. Et comme l'identité sexuelle à dix-sept ans est souvent hésitante chez les garçons, le narrateur tombe dans des puits d'angoisse dès qu'il aperçoit, même de loin, la parfaite virilité d'un Woost. Bien entendu, Grégory quitte Valcartier pour ne jamais remettre les pieds dans un endroit où paraît le terme « militaire ».

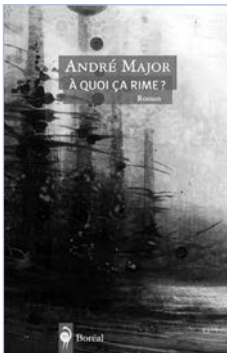
Pourquoi avoir écrit ce livre, drôle en apparence, mais qui révèle des sujets dérangement ? Il est frappant de constater que l'auteur se définit en se comparant spontanément aux camarades. S'ils sont plus embourbés que lui dans le marasme idéologique de l'armée, son ego s'en tire convenablement. Il reconnaît de quelle façon les instructeurs aident les recrues à se fabriquer une image, composée de mensonges. Ces futurs soldats deviennent des cyniques qui, pour parler avec Oscar Wilde, « connaissent de toute chose le prix mais en ignorent la valeur ». Puisqu'ils agissent ensemble, ils ressemblent à la meute suivant un chef. Ils obéissent et se déresponsabilisent en se cachant derrière le mot *ordre*. Une armée dont les membres usent de leur intelligence et de leur jugement est dysfonctionnelle. Le « moi » est abandonné au profit de l'ensemble. Un garçon de dix-sept ans peut très bien se rendre compte des méthodes d'abrutissement, d'abêtissement. S'il est poussé à s'avouer qu'il « emmerdai[t] tous les militaires [et que son] seul ami, c'était [lui] » (p. 103), il ne pourra jamais accepter la stupidité des autres et aura l'œil pour la détecter sur-le-champ. Il devient ainsi un membre dérangement la société civile qui, elle aussi, préfère les pâquerettes et le gros rire agricole. * HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ MAJOR

À quoi ça rime ?

Boréal, Montréal, 2013, 182 pages

En se lançant dans l'écriture de ses carnets, au début des années 2000, André Major avait décidé de renoncer à la fiction, comme l'indique le titre de son premier recueil, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman* (2001). Il y revient toutefois, une douzaine d'années plus tard, avec *À quoi ça rime ?*, comme si le roman l'avait finalement rattrapé, après la parution en 1995 de *La vie provisoire*. Ce nouveau



roman, il l'a imaginé lors d'un séjour d'écriture à Lisbonne, grâce à une bourse du Conseil des arts, voyage au cours duquel il avait projeté d'écrire une nouvelle qu'il a décidé de convertir en court roman. Il y met en scène Antoine, un personnage que les familiers de son œuvre connaissent depuis le héros du *Cabocho* (1964), Antoine Plamondon, l'Antoine de Saint-Emmanuel de sa trilogie *Les déserteurs* et celui de *L'hiver au cœur* (1987), qui, on s'en souvient, avait quitté sa femme et son emploi pour se retrouver et retrouver son passé. Ici, Antoine, dont la femme est décédée depuis deux ans et qui vient de prendre sa retraite, accepte de satisfaire les dernières volontés d'un vieil oncle dont il était très près, en vendant un lopin de la terre qu'il lui a léguée dans une forêt de Saint-Emmanuel pour prendre du bon temps et aller déposer ses cendres dans le Tage, au Portugal. À Lisbonne, Antoine tente de faire le point sur sa vie en errant dans les rues de cette ville fascinante, mais est comme obsédé par une nouvelle vie qu'il projette sur la terre dont il a héritée et sur laquelle il entend construire une cabane pour échapper au monde et vivre en ermite. Là, il espère renouer avec l'écriture, lui qui semble en panne d'inspiration, du moins avec la lecture ou la relecture des œuvres qui l'ont profondément marqué. De retour au Québec, il met son projet à exécution, aidé par un vieil homme, son voisin, dont les jours sont comptés. Sa cabane construite, il renoue alors avec la nature en faisant de longues marches, se départit de ses notes d'écrivain et se lance dans la (re)lecture de ses auteurs fétiches ou favoris, ce qu'il ne pouvait faire quand il était en activité.

Avec ce roman, Major renoue avec ses thèmes de prédilection : l'exil de soi, la fuite de la ville, la recherche d'un espace privilégié où son héros, qui lui ressemble, pourra s'adonner à la méditation, à la réflexion, à une sorte de renaissance, loin des bruits dérangeants de la cité. Il fait ainsi le vide, lui qui est abandonné non seulement par sa femme, dont il s'ennuie, mais aussi par son fils, en voyage, et par son neveu, qui a choisi de s'éloigner, de prendre ses distances avec lui. Mais la solitude lui pèse et il revient en ville pour s'approvisionner, s'occuper de ses plantes... et de sa voisine, qui l'invite à manger et à partager son lit. Elle visitera un jour la cabane, en pleine forêt, mais n'est pas prête à renoncer à son confort matériel pour mener une vie primitive. Antoine est donc forcé de trouver, dans sa solitude, un sens à son existence.

L'intrigue, rapportée à la première personne, ce qui est nouveau chez Major, est plutôt lente, mais laisse beaucoup de place aux émotions et aux nombreuses réflexions sur l'écriture, sur l'art d'écrire, sur le deuil, sur le temps qui passe et celui qui reste. Le roman devient alors une sorte de prolongement des carnets. L'écriture est constituée de phrases souvent très longues, agréables cependant car toujours bien construites, ce qui permet aux lecteurs d'entrer dans la relation que l'écrivain entretient avec ceux qui l'inspirent, voire qui l'influencent, tels Kafka, Woolf, Sebald et quelques autres qu'il nous donne le goût, comme lui, de (re)visiter. * AURÉLIEN BOIVIN

VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU *L'amant du lac*

Mémoire d'encrier, Montréal, 2013, 144 pages

En tant que peintre, poète et romancière, Virginia Pésémapéo Bordeleau signe ici un texte polymorphe qui harmonise tous ses talents. Comme elle le mentionne dans le prologue, pour des raisons propres à sa langue et à son mode de pensée, « [il] n'est pas aisé de com-

muniquer le dit de l'amour chez l'Amérindienne ». Or, en empruntant plusieurs voies, l'écrivaine est parvenue à nourrir bellement ce sentiment. À la faveur d'une plume poétique qui communique essentiellement avec la nature, elle nous raconte une magnifique histoire d'amour et de liberté modulée par une sensualité triomphante.

L'action se déroule au début des années quarante. À bord de son canot lesté de pelleteries, un Métis prénommé Gabriel accoste à grand-peine sur une plage du lac Abitibi. Celui qui possède tous les attributs d'un Survivant rencontre un accueil diversifié de la part des femmes regroupées au sein de cette communauté algonquienne désertée provisoirement par les hommes. Toutefois, la vieille Zagkigan Ikwè voit en lui l'homme qui pourrait un jour protéger de la solitude sa petite-fille Wabougouni. Celle-ci ressent d'ailleurs déjà une attirance irrésistible pour ce dernier même si elle a un mari dont elle porte l'enfant. Tout en sachant qu'il devra s'en aller, Gabriel se laisse séduire par Wabougouni. Un matin, les amants passionnés devront pourtant se séparer. Les hommes, partis vendre leurs fourrures au village, vont bientôt revenir et Gabriel croit être attendu ailleurs par quelqu'un d'autre. Sans compter qu'il y a cette guerre qui prend de l'ampleur de l'autre côté de l'océan. Redresseur de torts et téméraire, Gabriel ne souhaite pas échapper à l'enrôlement.

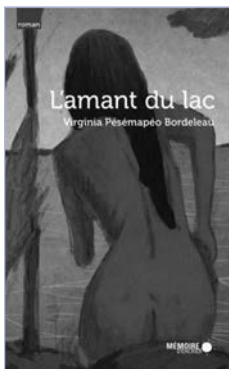
Afin de se libérer du contexte qui entoure la question autochtone actuelle (surtout la tragédie des pensionnats), l'auteure a préféré se souvenir d'une époque pas si lointaine où il était encore possible pour les Amérindiens de vivre selon leurs coutumes. Même si « la marche du temps, inexorable, effaçait lentement [leur] mode de vie » (p. 41). La grand-mère de Wabougouni appartient à une lignée de guérisseuses, elle a transmis son savoir à sa petite-fille, mais la sagesse éclairée dont elle fait preuve et son indépendance envers le clan la poussent vers des compromis douloureux. Elle sait que, pour survivre, les siens devront accepter d'aller vers les Blancs. Bon génie et visionnaire, elle apparaît comme le personnage pivot du roman. D'autant qu'elle connaît déjà le dénouement d'une histoire dont elle semble tirer les ficelles. Les amants forment avec la vieille Zagkigan Ikwè un triumvirat marquant.

Le texte est émaillé de courts poèmes et de quelques dessins réalisés par l'auteure. Écrit dans une langue chantante et lumineuse, il fait la part belle aux images voluptueuses et magnifiées. Je note celle-ci : « Leurs regards s'agrippaient l'un à l'autre, un brandon dans le velours du bas-ventre... » (p. 20). Mon seul bémol porte sur la pitoyable rencontre entre Gabriel et le personnage accessoire de Marcel, une scène, à mon avis, inutilement forte. En revanche, il faut en savoir gré à la romancière de ne pas flouer le lecteur du dénouement qu'il espère. *L'amant du lac* est un roman érotique, oui, mais il constitue surtout la prise de parole pertinente et jubilatoire d'une auteure amérindienne. Une rareté. * GINETTE BERNATCHEZ

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE *Dernier voyage à Buenos Aires*

Les Éditions Noir sur Blanc, Paris, 2013, 215 pages

Après ses essais *Et Dieu créa les Français* (1995) ou *Ces impossibles Français* (2010) et quelques romans, le journaliste-essayiste-écrivain montréalais Louis-Bernard Robitaille, qui vit depuis de longues années à Paris, revient avec un nouveau livre au titre plutôt curieux, car il est très peu question d'un voyage à Buenos Aires mais beaucoup du parcours d'une jeune Allemande séduisante



et de sa relation avec le narrateur, un Américain de vingt ans, débarqué à Paris, en 1965. On ne saura pas si Magda Grossmaier (fille d'un officier rentré chez lui après dix années passées dans un goulag en Sibérie) tombe vraiment amoureuse de Jefferson Woodbridge, issu d'une bonne famille de Nouvelle-Angleterre et aspirant à la carrière de romancier à succès. Pendant quelques mois, le couple connaît ce qu'il prend pour l'amour passion, en réalité un feu de théâtre, sans chaleur. La séparation survient au moment où la jeune femme tombe enceinte et décide de se faire avorter alors que Jefferson se retire pendant plusieurs semaines à Amsterdam pour rédiger tranquillement son premier roman. Quand il revient à Paris, Magda a disparu. Désœuvré, le jeune homme la rejoint par l'entremise de madame Grossmaier, veuve depuis plusieurs années et brouillée avec sa fille. Pendant un temps, le lecteur suit les péripéties de l'un et de l'autre. En 1972, Jefferson retrouve une Magda changée, vieillie, durcie. Elle raconte, sans émotion apparente, qu'elle s'est convertie au marxisme-léninisme, qu'elle fait partie d'une communauté à la ligne dure, à Francfort, qu'elle vit dans un dénuement extrême. Elle ajoute le récit du passé de son père, sorte d'Adolf Eichmann, rouage de la machine d'extermination nazie, obéissant aux ordres, rendu fou par les massacres. Grossmaier meurt dans la solitude absolue, méprisé par sa femme. Épuisée par sa nouvelle vie, écrasée par le poids des crimes du père, Magda part dans le Midi pour y attendre son ancien amant. Celui-ci, trop perturbé par ce qu'il vient d'apprendre, ne la rejoint pas. Un jour plus tard, il reçoit un appel de la police locale qui l'informe que Magda s'est suicidée.

Ce serait la fin de l'histoire, sauf qu'au début et en conclusion du roman, le narrateur, que nous devinons septuagénaire, nous dit qu'il sera aveugle dans six mois et qu'il se rendra en Argentine pour y mourir. Pourquoi Buenos Aires ? Mystère. Il dit expressément que ce n'est pas pour rendre hommage à Borges (qui y est né mais a préféré mourir à Genève). Malheureusement, le titre accrocheur ne révèle rien de l'énigme d'une jeune femme vivant sans se soucier du lendemain.

L'ensemble de la narration emprunte un ton enjoué, contrastant avec la gravité du sujet (un amour manqué par immaturité, par négligence, par veulerie n'a rien d'amusant). Ce n'est qu'au moment où Magda cède devant le passé du père qu'elle parle. Ailleurs, le narrateur perd beaucoup de temps et de pages avec un verbiage incessant (un défaut incorrigible de cet auteur) qui ne trompe pas le lecteur sur les lacunes temporelles laissées ouvertes : quel métier a-t-il choisi ? Est-il le touche-à-tout, comme le dit la 4^e de couverture (traducteur, nègre, obscur tâcheron) ? D'où viennent tout d'un coup ces vingt pages accablantes contenant la confession de Magda ? Elles sont les seules du livre à sonner vraies. Les descriptions du changement de personnalité du père, livrées par un ami du lieutenant Grossmaier, les scènes de violence, d'assassinats dans l'Europe de l'Est sont saisissantes.

À la suite d'une longue ellipse, plusieurs décennies après la mort de Magda, la véritable nature du narrateur refait surface : il nous parle en homme blasé, désabusé, poseur, revenu de tout, ennuyé et souvent ennuyeux, de sa nouvelle, sa dernière (?) conquête, Adrienne, sorte de sosie de Magda, qui ne sait pas encore que son nouvel amant quitte pour l'Argentine avec l'intention de se suicider. Ce qui nous plonge en plein mélodrame et dans une vie apparente dont l'auteur a le secret. * HANS-JÜRGEN GREIF

LORI SAINT-MARTIN

Les portes closes

Boréal, Montréal, 2013, 232 pages

Lori Saint-Martin a signé plusieurs essais au fil des ans ainsi que deux recueils de nouvelles. Nous la connaissons davantage pour son admirable travail de traductrice. Son premier roman montre toutefois qu'elle est aussi une romancière de talent sur qui il faut compter.

Après bientôt trente-cinq ans de vie commune, derrière *les portes closes* d'une maison qui « ne manque pas de prétention », un couple s'efforce de pénétrer le sens du lien qui l'unit. À tour de rôle, soutenu par un quant-à-soi farouche envers l'autre, chacun nous fait part de ses sentiments, de ses regrets et de ses remords. Lui, c'est Philippe, surnommé Barbe-bleue par sa femme. Peintre renommé, il travaille chez lui dans son atelier, capture sur la toile des corps de jeunes filles qu'il rejette après une ultime étreinte quand son tableau est terminé. Elle, c'est Catherine, « la sorcière des secrets », elle peint aussi lorsque les tâches routinières lui en laissent le temps. Elle jouit tout de même d'une belle notoriété et des étudiantes s'intéressent à son parcours. Puisqu'il lui a tout avoué dès la première fois, Catherine n'ignore rien de l'attitude de son mari envers ses modèles, mais elle ferme les yeux. Cet homme n'a jamais cessé de la désirer, et puis n'a-t-elle pas commis ses propres bassesses ? Ne serait-ce qu'en lui imposant une multiple paternité refusée ? Au-dessus d'eux, comme un oiseau noir, plane le souvenir d'Élise, une jeune femme disparue, on le devine, dans des circonstances tragiques. « Mais c'est peut-être ça la vraie réussite d'un couple : colmater les fissures, sourire de toutes ses dents, un doigt dans la digue. Ramasser les éclats de verre sans y laisser la main » (p. 17) Ces mots magnifiques sont de Catherine, mais dans la mesure où la romancière a donné à ses deux voix narratives une coloration homogène, Philippe aurait pu les faire siens.

Est-ce que cette histoire, qui repose sur un rythme binaire alerte, satisfait une stricte équité entre les deux protagonistes ? Je ne sais pas... En fait, Catherine se dévoile avec une plus grande liberté. C'est elle qui ouvre et qui ferme un récit dans lequel les femmes détiennent la majorité. À mes yeux, elle semble tenir le haut du pavé même si la romancière laisse toute latitude de s'exprimer au personnage de Philippe.

Ce couple vaguement monstrueux apparaît hors du commun (j'ai pensé à celui formé par Edward Hopper et sa femme) mais, à la faveur de sa justesse et de sa lucidité, il n'a nul besoin de nous communiquer un sentiment de proximité pour nous interpeller. Et, alors que tant d'histoires romancées semblent s'appesantir sur ce qui divise, Saint-Martin approfondit le mystère de ce qui unit, en s'enfonçant bravement dans une forêt ténébreuse, sans jamais verser dans le sentimentalisme tant ses personnages sont dotés d'une conscience réfléchie. * GINETTE BERNATCHEZ

MARTIN SUTER

Le temps, le temps

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni
Christian Bourgois, Paris, 2013, 318 pages

Depuis quelques années, Martin Suter occupe la première loge de la scène littéraire suisse alémanique (deux polars avec son sympathique détective *Allmen*, *Le cuisinier*, *La face cachée de la lune*, *Small world*, porté à l'écran, pour ne nommer que ces best-sellers). Dans son nouveau roman, paru l'an dernier, traduit promptement en

romans



français (et bien), l'auteur reprend sa formule habituelle, invariablement gagnante, une trame entre polar et roman psychologique (il préfère l'appellation « neurologique »).

Un an avant le début du roman, Laura, la femme de Peter Taler, comptable dans une entreprise importante, a été assassinée d'une balle dans le dos. Désœuvré, déprimé, vivant dans une solitude absolue en marge du monde réel, Taler veut mettre la main sur le meurtrier, comprendre pour quelle raison Laura a été tuée et descendre le criminel avec son vieux revolver de l'armée. En face de lui habite un homme étrange, Knupp, qualifié d'« original » par tous les habitants de la rue, située en banlieue de Zurich. Lui aussi a perdu sa femme, un jour de septembre 1991. Souffrant d'un tremblement incontrôlable des mains, claudiquant, il accuse son grand âge. Un jour, Taler et Knupp font connaissance. Lentement, les deux veufs se rapprochent. Finalement, le vieil homme, un adepte de la théorie de Kerbel, révèle à un Taler ahuri qu'il suffit de reconstituer un environnement exactement comme il était au moment de la mort d'un être aimé pour faire revivre ce dernier. Autrement dit : il s'agit d'annuler le temps, il n'y a que l'espace qui existe. Le temps est une illusion, créée par la transformation, la modification des objets et des êtres vivants (p. 65). Le rêve de Knupp : reconstituer minutieusement ce que sa femme apercevait par la fenêtre de sa pièce préférée le jour de son décès – maisons, jardins, voitures, et de prier les habitants de ne pas sortir le jour fatidique. Au début, Taler le pense fou, il n'a jamais entendu parler de ce Kerbel. Cependant, puisqu'il connaît la douleur causée par la disparition de la femme aimée, il entre dans le jeu du vieillard, croit avoir découvert le meurtrier de Laura, reconnaît presque trop tard avoir suivi une mauvaise piste. La reconstitution de l'environnement d'après les nombreuses photos de Knupp et son rajeunissement de vingt ans coûtent une fortune. Par des jeux d'écriture, Taler détourne des sommes importantes de son entreprise, mais tout sera prêt pour l'expérience.

Ce serait faire injure à l'intelligence de Suter que de révéler la fin de l'histoire. Disons seulement que le détective-comptable identifie le meurtrier et que l'expérience... non, lisez vous-même.

Comme à chaque roman, Suter semble avoir raté sa vocation, celle d'écrire des scénarios (il a travaillé dans le domaine de la publicité, d'où l'efficacité de ses intrigues). Se basant sur une documentation solide, comme les aspects financiers, le maquillage d'immeubles dans le but d'en faire un film, la transplantation d'arbres (remplacer toute la végétation de plusieurs jardins n'est pas une mince affaire), et même cet illustre Kerbel (ne vous en faites pas si vous n'en avez pas encore entendu parler), la logique de sa théorie concorde pour écrire un roman passionnant. Il n'y a qu'un hic : ce n'est pas à force de répéter, comme le fait Knupp, qu'on finit par croire que le temps n'existe pas. Et ce sont justement ces répétitions, ces redites sur la mort de Laura, ces longues digressions sur les trucages de la réalité qui nous transposent dans une salle aux glaces multiples, qui rendent la lecture parfois lassante. Le livre aurait gagné s'il avait été délesté d'une bonne cinquantaine de pages. Après quoi, les aficionados de Suter auraient lu une œuvre... pratiquement parfaite, comme le meurtre en apparence gratuit de Laura. ● HANS-JÜRGEN GREIF

OLIVIA TAPIERO

Espaces

Montréal, XYZ éditeur, 2012, 130 pages, coll. « Romanichels »

Avec *Les murs* (Prix Robert-Cliche 2009), Olivia Tapiero frappait un grand coup aux portes de la littérature québécoise. Ce premier roman solide et tendu donnait à entendre une nouvelle voix pleine de promesses. À vingt-deux ans, tout en préparant un baccalauréat en études françaises à l'Université McGill, Tapiero signe déjà un second livre sobrement intitulé *Espaces*.

L'histoire imaginée, qui encore une fois en est une de douleur, se déroule dans le milieu universitaire. Elle s'articule autour du personnage de Lola, une étudiante hébétée de désolation qui tente de se creuser une niche à travers l'épaisseur du brouillard qui l'entoure. Après la disparition dramatique de sa compagne de chambre, avec qui elle n'avait pourtant établi aucun lien, Lola flottera tour à tour dans le sillage de son professeur et amant, dans celui de Thalie, une étudiante en arts exubérante, avant d'être recueillie par une inconnue croisée lors d'une audition pour une pièce de théâtre.

Lola passe parfois la nuit dehors à dormir sous un tas de feuilles mortes, néanmoins, lorsqu'elle le souhaite, elle trouve toujours à se loger sous un toit. La jeune fille semble attribuer son errance à la perte de celle avec qui elle cohabitait, or l'événement joue plutôt un rôle catalyseur dans le parcours qu'elle paraît avoir entamé en amont du récit. Une quête quasi ascétique qui devrait enfin la conduire vers un espace qu'elle reconnaîtrait pour sien. « Dehors, je n'étais pas chez moi, je n'étais nulle part, un exil étrange. Je flottais, sans nom et sans visage, sans rien qui m'appartienne, seulement l'envie d'un lieu clos, l'envie d'un refuge » (p. 18). Ce passage, en parfaite adéquation avec l'essence profonde du roman, illustre la dérive de Lola qui, comme le souligne Thalie, ignore encore si la maison qu'elle recherche est en elle ou dans le cœur des autres.

Le vocabulaire appartient aux champs lexicaux de la solitude, du silence, de l'errance et de la mort. Marié à un rythme lancinant, il participe à la création d'une abondance d'images qui évoquent l'égarément de l'héroïne. Le roman insuffle un curieux sentiment d'impuissance face à son mal-être, mais chacun de ses pas, du moins on l'espère, en est un gagné sur la mort. Sous la plume poétique de Tapiero, l'émotion afflue à chaque page. Son style tourmenté ne manque pas d'âme et la qualité de son écriture doit être soulignée. Une seule réserve : il m'a semblé que ce second roman cédait à un désir de dépassement naturel, certes, mais trop évident. La spontanéité du précédent paraît lui faire défaut... Un léger reproche qui ne m'empêche pas d'attendre le suivant avec impatience. ● GINETTE BERNATCHEZ

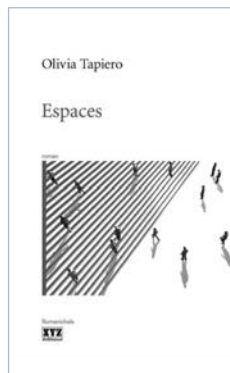
GÉRALD TOUGAS

Le deuxième train de la nuit

Éditions Druide, Montréal, 2013, 259 pages

Plus de vingt ans après l'obtention du prix du Gouverneur général et du prix Alfred-DesRochers pour *La mauvaise foi* (1990, Québec/Amérique), premier roman du Manitobain Gérald Tougas, ce titre trouve sa suite avec *Le deuxième train de la nuit*. La critique a peu commenté son recueil de récits *La clef de sol* (1996, XYZ). Il est vrai que le style de l'auteur n'est pas celui au goût du jour : phrases longues, parfois interminables, vocabulaire d'érudit. De

romans



plus, les multiples références littéraires, autant de clins d'œil du/des narrateur/s, ne révèlent leur saveur que si le lecteur les identifie. Le roman que voici restera probablement, comme le premier, destiné aux *happy few* (pour reprendre Stendhal, dont la syntaxe revient immanquablement, tout comme on reconnaît Chateaubriand, Hugo, Baudelaire, Flaubert ainsi que des poètes britanniques du *Lake district*, Keats et Coleridge, entre autres).

Pourtant, le sujet du *Deuxième train de la nuit* – le titre est expliqué à la p. 189 – ne demande pas une grande culture littéraire pour être apprécié. Marcel et son oncle Philippe Lagacé, les narrateurs du roman précédent, se retrouvent de nouveau au Manitoba, plus précisément à Sainte-Luce, village à majorité francophone. Marcel amène l'oncle à dire ce qui s'est réellement passé lors d'une nuit, à la fin de l'été 1969, quand Laurent-Auguste Démontigny et Philippe ont épié Stanley Reimer et Yvonne, la tante de Marcel, en train de faire l'amour sous les branches d'un saule pleureur. Le lendemain, Laurent-Auguste trouve le corps de Stanley dans le ruisseau Rouge (que certains ont rebaptisé « la Seine »), alerte son père Honorat qui craint une mise en accusation de son fils, amoureux d'Yvonne. Très lentement, l'énigme – mort par noyade ou meurtre ? – sera résolue, non pas à la manière d'un roman policier ou d'une analyse psychologique, même s'il y a de cela aussi. La narration procède par circonvolutions et à-coups, nous menant sur de fausses pistes constamment interrompues par des digressions de Philippe, autodidacte littéraire, mélomane, anciennement comptable chez Eaton, à Montréal et... homosexuel. N'oublions pas ce que cela signifiait dans les années vingt et trente dans un village perdu du Manitoba : l'opprobre, le rejet, la honte sur la famille, l'exil. Même si, en 1969, Philippe est âgé, il a hésité pendant des décennies avant de se confier à Marcel. Très tôt dans son récit, nous apprenons l'amour du jeune homme pour le beau Stanley Reimer, l'amant qu'il voulait garder pour lui tout seul, alors qu'il comprend, en quelques minutes de voyeurisme, que l'autre l'a trahi avec une femme qu'il semble aimer passionnément. Alors, comment Stanley a-t-il trouvé la mort, par Laurent-Auguste, une bande de voyous avec laquelle il s'était battu ou... ?

La réponse a peu d'importance. D'un côté, nous écoutons les digressions sans fin de Philippe, précisant le destin des francophones hors Québec et leur incertitude de vivre dans un pays que les Euro-Américains ne méritent pas (ce thème forme le leitmotiv du roman). De l'autre, lui et Marcel nous font comprendre l'isolement culturel et linguistique des Manitobains, la nécessité d'être parfaitement bilingue dans une province où la langue maternelle est systématiquement renvoyée à la seconde place. S'ajoute à cela le scepticisme de la critique, qui se demande si la littérature canadienne française existe ou non...

Ni Marcel ni Philippe ne versent dans la dentelle : par endroits, le roman est un prétexte à régler des comptes avec le passé national, à rappeler les injustices commises par le gouvernement fédéral. Pour plusieurs, le Québec est la terre de refuge. L'inquiétude de ne pas être à sa place nulle part sous-tend un livre qui se lit comme le testament d'un intellectuel mal à l'aise devant la réalité politique d'aujourd'hui, s'exprimant dans une langue hautement sophistiquée. Cette dernière se veut accessible à tous sans y arriver. Pourtant, elle est élégante, travaillée, précise et... désuète. Un roman-document sur l'histoire canadienne hors Québec. * HANS-JÜRGEN GREIF

L'équipe de la revue Québec français remercie chaleureusement les députés qui la soutiennent par l'intermédiaire du programme de « Soutien à l'action bénévole » :

STÉPHANE BERGERON
Député de Verchères, Ministre de la Sécurité publique

YVES BOLDUC
Député de Jean-Talon, Porte-parole de l'opposition en matière de santé

SERGE CARDIN
Député de Sherbrooke, Vice-président de la Commission de l'administration publique

BERNARD DRAINVILLE
Député de Marie-Victorin, Ministre responsable des Institutions démocratiques et de la participation citoyenne

FRANÇOIS GENDRON
Député d'Abitibi-ouest, Vice-premier ministre, Ministre de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation

MARIE MALAVOY
Députée de Taillon, Ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport

AGNÈS MALTAIS
Députée de Taschereau, Ministre de l'Emploi et de la Solidarité sociale, Ministre du Travail

PAULINE MAROIS
Députée de Charlevoix-Côte-de-Beaupré, Première ministre



CAROLE POIRIER
DÉPUTÉE D'HOACHELAGA-MAISONNEUVE
Première Vice-présidente de l'Assemblée nationale

*Fière de soutenir
la revue
Québec Français !*

ASSEMBLÉE NATIONALE QUÉBEC
carolepoirier.org
514 873-9300



ASSEMBLÉE NATIONALE QUÉBEC
Place aux citoyens

Denis Trottier
Député de Roberval

418 276-7557
denistrottier.org